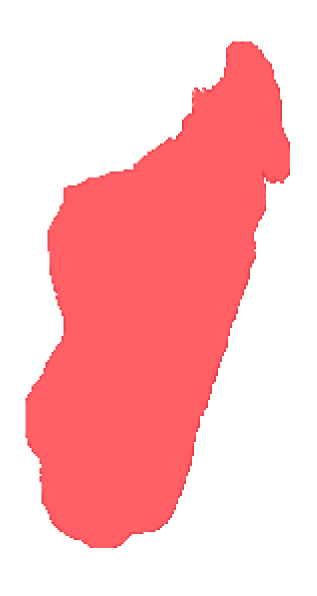
Bibliothèque malgache / 8

Bulletin du Comité de Madagascar

1re ANNEE – N° 5 – Août 1895



LES ÉVÉNEMENTS DE MADAGASCAR

MAI

Parmi les papiers abandonnés par les Hovas dans le rova de Mevatanana, le général Duchesne a trouvé une lettre écrite au crayon par Randrianarivo, 7e Hr, aide de camp de Ramasombazaha ; elle était adressée à Ravelo, 7e Hr, qui faisait partie du corps de troupes chargé de la défense de Mevatanana, et à sa famille.

Cette lettre est ainsi conçue :

Mahatombo, 7 mai 1895.

Je viens vous faire visite par cette lettre. Comment allez-vous ? En ce qui me concerne, je suis bien, grâce à Dieu, monsieur et mesdames. Voici ce que je vous fais savoir :

Nous sommes arrivés à Amparihilava avec Ramasombazaha, 14e Hr, D. P. M., le dimanche 28 avril 1895. Le jeudi 2 mai 1895, les Français, ainsi que Rasalimo, prince, et ses gens (un grand nombre d'entre eux conduisaient beaucoup de chevaux et de chiens) ont attaqué le village d'Amparihilava. Grâce à la protection divine, nous avons échappé à un enveloppement de l'ennemi qui se serait certainement emparé de Ramasombazaha 14e Hr et de tous ses gens, car Ramasombazaha, 14e Hr ne voulait pas quitter le village ; il disait qu'il préférait mourir là avec toutes ses troupes plutôt que d'avoir à affronter la honte non seulement du peuple, mais encore de la reine et du premier ministre.

L'ennemi était au sommet, au nord du village, lorsque les siens l'ont forcé à partir ; les obus et la mitraille pleuvaient alors sur les gens qui étaient dans le village et il est impossible de fixer le nombre des morts ; les cadavres étaient amoncelés, la mitraille faisait toujours des ravages tandis qu'on évacuait le village. La conduite de Ramasombazaha, dans cette journée a été des plus fermes. Quant au nombre de personnes, hommes

ou femmes, petits et grands, qui ont été englouties dans la rivière profonde, il est impossible de l'évaluer ; d'un côté, l'eau faisait ses victimes, tandis que la mitraille, comme le riz que l'on sème, pleuvait sur ceux qui étaient dans la rivière, leur seule voie de retraite, car ils étaient enveloppés de toutes parts ; seuls ceux qui avaient un bon destin ont échappé à la mort...

Les Français se sont emparés dans le village, de trois canons, de deux petits canons en cuivre se chargeant par la bouche et d'un canon à sept coups. Nous avons perdu cinq canons dans la rivière et nous n'avons rien pu reprendre de notre matériel de guerre.

Les Vazaha sont établis à Marovoay.

Quant à mes objets personnels, Naivo a tout abandonné : tentes, matelas, marmites, assiettes, verres. Il n'a emporté qu'une petite boîte ; il a prétexté qu'il avait peur des obus. Je dois vous dire en outre que Naivo m'a abandonné tout à fait et durement ; je ne le tiens plus. D'autre part, je suis très occupé par mes fonctions qui m'empêchent de quitter Ramasombazaha 14e Hr, même pour un seul jour. Naivo n'a pas encore reparu, mais il est resté au camp de Marovoay où il a suivi une femme, et la détresse où je me trouve est vraiment très grande. Je n'ai même pas quelqu'un pour faire cuire mes aliments, et cependant nous venons d'échapper, à Amparihilava, à de grands périls.

Envoyez-moi quelqu'un soit Ramimarohaly, soit Raînanambina et remettez lui 10 piastres (50 fr.), une marmite, des assiettes, une tente en étoffe légère ; et pressez-le, car j'ai perdu mon argent qui était dans ma ceinture qui a disparu en même temps que mon lamba et mon fusil ; j'ai remplacé mon fusil par celui d'un soldat qui est mort devant moi.

Les officiers tués dans le combat sont : Rabibivato 11e Hr, ainsi qu'un grand nombre des artilleurs récemment recrutés et beaucoup de soldats. Il n'a pas été possible de connaître le nombre des morts ni des prisonniers, hommes et femmes, fait par l'ennemi. Rainiketaka, 8e Hr, a été tué dans le village. Le

combat commencé à six heures du matin n'a cessé qu'à trois heures du soir.

Nous allons maintenant retourner à Ambolomaty opérer notre jonction avec Randriantavy, 13e H^{r}, car nous nous étions croisés avec lui en chemin ; nous étions passés par l'Est, tandis qu'il avait pris la route de l'Ouest.

Voilà le récit des malheurs qui m'ont frappé et je vous en fais part, monsieur.

Adieu, soyez en parfaite santé, que Dieu vous protège.

P. S. – Ramena, commandant de Miadana, a été fait prisonnier ainsi que sa troupe. Ils gardaient le village de Manjakatompo qui a été enveloppé par l'ennemi.

15. – Le gouvernement malgache ayant fait défense à tous les étrangers restés à Tananarive de correspondre avec l'extérieur, les journaux ayant été supprimés et les lettres pour l'Europe étant, au préalable, soumises au visa des autorités militaires hovas, ces mesures rigoureuses enlèvent tout intérêt aux correspondances qui obtiennent la faveur d'un *exequatur*. C'est ainsi que dans une lettre de Tananarive, datée du 15 mai et adressée à la *Pall Mall Gazette*, on lit que le calme le plus absolu règne dans la contrée, que la reine et le premier ministre ont assisté à l'inauguration d'une nouvelle église à Analakely (place du Marché), et que Rainilaiarivony est en parfaite santé.

Cette lettre parle également du fameux Kingdon ; sur l'ordre du gouvernement, il aurait été reconduit à Mananjary avec une escorte de tsimandoas, et des Anglais, en grand nombre, commerçants et missionnaires, venaient de partir pour Vatomandry en route pour l'Europe. Il paraît aussi que plusieurs Européens récemment arrivés à Tananarive, dont la présence n'était pas désirable, avaient reçu l'ordre de se rendre sur la côte et de sortir de Madagascar le plus rapidement possible. Le correspondant félicite le gouvernement de cette énergie et il ajoute qu'il y a encore beaucoup de personnes à Tananarive, soupçonnées d'entretenir des relations avec les Français, qui devraient recevoir la même invitation.

16. – On écrit de Tananarive au *Temps :*

Un certain Ethelbert G. Woodford, que nous avions vu déjà à Tananarive en 1891, est revenu de New-York le 16 avril dernier, avec la mission, disent les uns, de terminer la liquidation de la New-Oriental Banking C°, pour faire une enquête, disent les autres, sur les charges qui ont motivé l'arrestation et la condamnation de son compatriote, l'ex-consul Waller.

Le monde officiel paraît attacher une grande importance à l'arrivée du *Castine*, de la marine des États-Unis ; ce bateau de guerre a mouillé devant Tamatave et il doit parcourir fréquemment la côte pour protéger les citoyens américains que personne ne menace.

Après le mouvement de troupes du mois dernier, le calme est revenu : plus de cris, plus de revues ; on sent bien l'anxiété de la population, mais personne n'ose manifester publiquement ses alarmes. La reine se prodigue, elle sort à peu près chaque jour et le premier ministre visite fréquemment le corps des lavasatroka (chapeaux hauts de forme), qui s'exercent au maniement de la sagaie et du bouclier dans ses jardins d'Amboditsiry. C'est là sa troupe de prédilection et on croirait au soin qu'il prend de leur instruction, qu'il a plus de confiance dans ces armes primitives que dans les snyders et les hotchkiss de ses soldats.

Les Anglais, les *British born*, comme ils nous disent avec quelque mépris, ont organisé une société de bienfaisance pour *les défenseurs de la patrie* ; les patrons se réunissent souvent dans les églises pour y prononcer de véhéments discours dans lesquels on compare les Malgaches aux Spartiates ; ces parlottes se terminent toujours par une collecte. Dans une réunion qui a eu lieu le 3 mai, à l'église d'Andohalo, le caissier de l'œuvre a déclaré qu'il avait reçu 5.000 francs ; quatre Malgaches ont été aussitôt désignés pour aller répartir cette forte somme parmi les soldats les plus pauvres de la côte ; Andrianantoandro et Rosoamanana vont à Majunga, Radaniela et Ratsimba, à Tama-

tave. Leur départ, fixé d'abord au 14 mai, a été ajourné sur l'ordre de la reine qui veut leur donner congé solennellement. Il y aura, parait-il, un grand kabary royal à l'église d'Amparibe.

Nous avons aperçu quelques figures nouvelles : je vous signalerai M. E.-V. Knight, correspondant spécial du *Times*, qui est monté par Fort-Dauphin ; il représente seul la presse anglaise à Tananarive, car M. Bennet-Burleigh, du *Daily Telegraph*, nous a quittés le 25 avril.

Je ne chercherai pas à vous peindre l'effarement des *British born* et la stupéfaction du monde officiel quand on apprit que M. Abraham Kingdon avait débarqué à Mananjary le 12 avril dernier ! Quinze jours après nous apprenions qu'il était dans le bas de la ville, à Tanjombato, où il avait été reçu par un détachement de soldats qui l'obligèrent à rebrousser chemin. Un Malgache l'a rencontré à Ambositra, en route pour Mananjary. On avait dit que Kingdon était à pied et sans ressources, cela n'est pas exact : le gouvernement lui a fourni des porteurs et il a tous ses bagages.

Le 10 mai, Ratomahenina, l'interprète du ministère des affaires étrangères, s'est présenté chez M. James Lévy, dont la maison était cernée depuis deux jours ; il lui a donné lecture d'un arrêté d'expulsion et d'un ordre du gouvernement lui enjoignant de partir immédiatement pour la côte, sa présence à Tananarive ne pouvant pas être tolérée pour des raisons politiques et militaires. Le lendemain, à onze heures du matin, M. Lévy n'ayant pas bougé, un détachement de soldats du palais est venu le prendre pour le conduire à Tamatave ; quoique Allemand, M. Lévy s'est réclamé de la nationalité américaine, mais il n'a pu produire ni passeport, ni papiers d'aucune sorte, et M. Woodford, consulté, a déclaré que le gouvernement Malgache avait parfaitement le droit de l'expulser. On lui a donné des porteurs.

Moins heureux, un Arabe du nom de Rachid a été contraint de faire la route à pied. Le gouvernement Malgache a pris un arrêté d'expulsion contre lui parce que ses compatriotes se seraient joints aux Français pour faire la guerre à Madagascar ; or

Rachid est de Zanzibar et je crois bien que le pauvre diable ignore qu'il y a des Arabes en Algérie.

JUIN

4-10. – Par une lettre datée de Suberbieville, 22 juin, le correspondant du *Temps* communique les renseignements qui suivent sur la marche du corps expéditionnaire depuis le passage du Betsiboka jusqu'à l'occupation de Suberbieville :

De Majunga à Mevatanana. – Le corps expéditionnaire progresse, mais progresse lentement. Les troupes font preuve de la plus grande endurance ; tout le monde voudrait aller de l'avant et profiter des résultats acquis, mais il faut compter avec les convois.

La marche des colonnes de Majunga sur Mevatanana a été aussi habilement conduite qu'intrépidement exécutée ; quand on a parcouru soi-même ce pays, on est étonné de l'énergie dépensée pour vaincre les obstacles rencontrés.

Rien n'a retardé notre avant-garde ; arrivée à dix kilomètres du confluent du Betsiboka et de l'Ikopa, au lieu de prendre la direction d'Amparihibe, où passe le sentier connu, elle s'est engagée résolument droit devant elle, ouvrant sa route à coups de serpes, de pelles et de pioches. Les Hovas, déconcertés par cet acte d'audace, s'étaient néanmoins portés sur la rive gauche du Betsiboka, près du confluent ; mais leur résistance ne devait pas être longue. Une des canonnières occupait le chenal du fleuve ; une section de la légion étrangère avait été débarquée sur la rive gauche de l'Ikopa ; d'autre part, l'infanterie et l'artillerie se tenaient à hauteur du confluent sur la rive droite du fleuve. Ces dispositions étaient des plus heureuses, car elles permettaient de battre la position ennemie de front et de flanc et devaient assurer un rapide succès. En effet, les Hovas avaient à peine ouvert leurs feux qu'ils étaient criblés par nos projectiles et se mettaient en retraite avec la rapidité qui les caractérise.

Néanmoins, deux de nos tirailleurs avaient été blessés ; du côté où ils se trouvaient, les balles arrivaient avec tant de justesse qu'on les devinait tirées par une main exercée, qu'on dit être celle d'un élève du colonel Shervinton.

Le passage du Betsiboka. – Ce jour-là, la plus grande partie de nos troupes d'avant-garde fut transportée de la rive droite sur la rive gauche du Betsiboka à l'aide d'un chaland ; mais, les jours suivants, quand les colonnes se présentèrent au confluent, elles durent, pour éviter toute perte de temps, passer le fleuve à gué. Or, ce gué change à chaque instant et varie de profondeur suivant les heures de la journée : peu praticable le matin, il devient assez facile l'après-midi. Ce phénomène si curieux, observé d'ailleurs dans presque tous les pays tropicaux, est probablement dû à l'évaporation qui enlève au fleuve une grande quantité d'eau que la condensation nocturne lui rapporte.

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus pittoresque ni plus émouvant que le passage de ce gué ; j'ai assisté à l'un de ces passages et n'en oublierai jamais les détails ni les incidents. La colonne que je suivais était composée de cavalerie, d'infanterie, et d'un convoi de mulets bâtés. Les chevaux arabes entraient gaillardement dans le Betsiboka, fendant l'eau de leur poitrail, le pied sûr et bien appuyé, refusant leurs croupes au courant assez violent à cet endroit ; les chutes étaient rares, malgré la profondeur des eaux, qui atteignaient parfois $1^{m},20$.

Les chutes qui se produisaient étaient imputables, bien plus à la lourdeur du paquetage qui surchargeait l'animal qu'à son manque de solidité et d'adresse. D'ailleurs, dans les sentiers les plus abrupts, sur les pistes les plus étroites, la vaillante bête ne bronche jamais, docile, prudente, habile. C'était bien là le cheval qu'il fallait pour monter à Tananarive, et il est peut-être regrettable qu'on n'ait pas jusqu'ici utilisé plus complètement la cavalerie à Madagascar au point de vue des reconnaissances.

Dans ce gué coupé en deux par un îlot et dont la largeur totale atteint près de 400 mètres, l'infanterie s'avança lentement dans l'eau jusqu'à l'aisselle, l'arme au-dessus de la tête ; on riait, on plaisantait, et ce bain forcé réveillait la gaieté de nos trou-

piers, toujours amusés par une situation bizarre. Puis vint le convoi de mulets. Oh ! ceux-là, ce fut une autre affaire ! Si on ne les en avait empêchés, par de vigoureux coups de fouet, tous se seraient couchés, heureux de se rouler dans une eau fraîche et de se débarrasser de leur lourd fardeau. Quelques-uns pourtant ne se sont pas refusé cette fantaisie et je sais plus d'un officier qui, arrivé à l'étape, a constaté avec désespoir les dégâts causés dans sa cantine par l'eau du Betsiboka. Quelques bagages même, entraînés au fil de l'eau, ont dû être abandonnés, car les caïmans éloignés par le bruit du passage lui-même, commençaient à montrer leurs têtes un peu en aval et, malgré les offres les plus alléchantes, aucun conducteur kabyle n'a voulu s'aventurer à leur recherche.

Le passage s'est, en somme, effectué sans accident sérieux, mais il ne faudrait pas renouveler l'épreuve trop souvent, car elle pourrait être désastreuse. Aussi a-t-on songé à jeter un pont sur le Betsiboka. Mais quel pont ? Le fond mouvant du fleuve se refuse à recevoir un pont de chevalets ; quant aux voitures Lefebvre, elles ne sont pas utilisables dans l'espèce ; leurs caisses assemblées formeraient digue et risqueraient fort d'être enlevées par le courant. Le mieux paraîtrait être de combiner suivant la nature des fonds trouvés et la profondeur repérée, tous les modèles de passage usités ; pont Birago ici, pont de chevalets là, passerelle plus loin, lit de fascines aux abords des berges. J'ignore ce qui sera fait, mais je m'en rapporte au génie qui a su jusqu'ici nous tirer de tous les mauvais pas. Ses quatre compagnies, quoique très éprouvées par la fièvre, sont toujours sur la brèche et admirables de dévouement.

Arrivée devant Mevatanana. – Une fois le Betsiboka franchi, c'eut été une faute de ne pas profiter d'une marche aussi hardie et du désarroi où elle avait jeté les Hovas. Pas une minute ne fut perdue ; après avoir atteint Marololo, on alla surprendre l'ennemi à Andavakoka, à neuf kilomètres de là, au moment où il se préparait à installer des travaux de défense, et force lui fut de se replier en toute hâte sur Mevatanana.

Cette ville est établie sur une colline isolée et escarpée qui envoie trois puissants contreforts vers l'Ikopa, dont elle n'est séparée que par trois kilomètres. C'est une très forte position militaire, d'où l'on domine tout le pays avoisinant, pays mamelonné, crevassé, torturé s'il en fut. Le côté de l'est, taillé à pic, raviné par les pluies, se dresse dans son argile rouge avec des apparences de citadelle. Inutile par là de songer à l'escalade ; on y perdrait son temps et sa peine. Mais la place est accessible par le nord et par le sud ; de durs sentiers y conduisent ; c'est assez pour nos soldats.

On voulait tout d'abord, par une marche de nuit, tourner la position par le sud, et procéder à une sorte d'investissement. Certes, le résultat eut été grand, mais les troupes étaient sur les dents ; il fallut se contenter d'une attaque par le nord-est.

Prise de Mevatanana. – Dimanche 9 juin, à neuf heures du matin, nos canons de montagne furent mis en batterie sur un petit mamelon où s'espaçaient quelques arbres, à 2.500 mètres de Mevatanana. Le 40e bataillon de chasseurs à pied se déployait à droite de l'artillerie, les tirailleurs algériens à gauche. Avec quelques obus on fouilla un bois voisin où l'on avait aperçu quelques lambas blancs, puis on vint y prendre position, pendant que les chasseurs prononçaient leur mouvement en avant vers le nord, et les tirailleurs vers le sud.

Pendant ce temps, que faisaient les Hovas ? Ils regardaient. Formés en petits groupes le long du plateau, ils suivaient de l'œil tous nos mouvements. Tout à coup, et dès que notre artillerie arriva au petit bois, les canons ennemis placés au nord et au sud de Mevatanana ouvrirent le feu. Leur tir devait être repéré, car leurs obus arrivèrent dans nos lignes et l'éclat de l'un d'eux traversa le casque d'un lieutenant de la batterie. Nous leur répondîmes vigoureusement et, comme un groupe de Hovas s'était formé à la pointe Nord, on eut l'idée de leur expédier des projectiles chargés à la mélinite. L'effet ne se fit pas attendre. Le premier obus avait à peine éclaté qu'une immense clameur fut poussée et les lambas blancs disparurent. Alors, comme frappés de terreur, ils se mirent à dévaler par les pentes sud ; leurs ca-

nons se turent. Nous n'avions plus qu'à marcher en avant. En vain notre aile gauche fit diligence pour atteindre les fuyards ; ils étaient déjà trop loin. Mais le plus curieux de l'affaire c'est que ce ne furent pas les troupes assaillantes qui entrèrent les premières dans Mevatanana. Une compagnie de la légion étrangère qui accompagnait le convoi à l'arrière de la colonne, mit sac à terre et, avec une agilité de chats, ces braves sautèrent les obstacles, gravirent les escarpements, trouvèrent le sentier et vinrent planter le drapeau français en plein rova.

Malgré cette faible résistance, cette petite action de guerre fait le plus grand honneur à nos troupes par la décision et la vigueur avec lesquelles elle a été menée.

On trouva dans la ville cinq canons, dont trois hotchkiss fabriqués à Saint-Denis ainsi que des caisses de munitions portant l'adresse du sieur Shervinton, par Vatomandry, de la dynamite, de la poudre, un stock de snyders, des fusils à piston et des fusils à pierre.

Seuls, sept Indiens étaient restés qui s'étaient terrés pendant le combat et s'étaient empressés, avant l'engagement, d'arborer le pavillon britannique.

Peu de marchandises dans les magasins, quelques volailles, de nombreux cochons et une assez grande quantité de riz. Dans les champs avoisinants on a pu faire une ample moisson de riz encore sur pied et arrivé à maturité qui fait les délices des chevaux et mulets.

Quant aux établissements de M. Suberbie, situés au pied de Mevatanana, les Hovas les avaient respectés ; il y a bien eu un commencement d'incendie, mais le coupable a été saisi et... exécuté.

Les Hovas qui avaient défendu Mevatanana n'étaient qu'au nombre de 300. Le brave Ramasombazaha (Ramasse ton bazar, comme l'ont dénommé nos soldats) avait jugé prudent de répéter sa tactique de Marovoay, c'est-à-dire de se replier en bon ordre la veille, aussi loin que possible dans l'intérieur, pour mettre en sûreté sa précieuse personne.

Occupation de Suberbieville. – Le lendemain de la prise de Mevatanana, le général Duchesne s'installait dans la maison d'habitation de M. Suberbie.

Le ravitaillement. – Nous sommes désormais en possession de notre base d'opérations terrestre. Plus que jamais la question de ravitaillement se pose, pressante, difficile, compliquée.

Les convois se forment à Majunga ; deux petits vapeurs affrétés de Zanzibar, portant chacun 4 à 500 tonnes de provisions, remorquent des boutres chargés jusqu'à Ankaboka où on les transborde sur des chalands que les grandes canonnières conduisent à Marololo. A partir de ce point, ce sont les canonnières fluviales qui remorquent chacune un chaland jusqu'à Suberbieville, point extrême de la navigation.

De Marololo à Suberbieville les convois sont encore formés avec des mulets, et avec des voitures Lefebvre, sur une distance de 30 kilomètres.

L'état sanitaire. – Disons un mot en terminant de l'état sanitaire du corps expéditionnaire. Pour la portion que j'ai sous les yeux, il est très satisfaisant ; sur 2.500 hommes environ présents à Suberbieville ou Mevatanana, l'ambulance ne compte qu'une quarantaine de malades. Depuis le 9, on n'a constaté que deux décès. Mais outre que cette région est déjà plus saine que la côte, toutes ces troupes n'ont cessé d'être en mouvement et il est à noter que les hommes en marche sont toujours beaucoup moins atteints que ceux qui séjournent longtemps sur un même point. Les nouvelles reçues de Majunga et des divers points intermédiaires nous présentent l'état sanitaire comme médiocre. Beaucoup de fièvre, mais peu de décès cependant. Une personne à même d'être bien renseignée me disait hier que le chiffre officiel des décès de tout le corps expéditionnaire, conducteurs et coolies compris, ne dépassait pas à l'heure actuelle, soixante-dix ; c'est à peine la moyenne observée jusqu'ici sur les Européens habitant la côte de Madagascar. Parmi ces morts, nous avons le regret d'enregistrer celle de M. Gillon, colonel du

200e enlevé le 12 juin à Majunga, par la dysenterie, maladie presque inconnue à Madagascar.

5-10. – La *Pall Mall Gazette* publie, à la date du 2 juillet, une lettre de son correspondant de Madagascar.

Après avoir donné des détails sur le début de la campagne, il fait l'éloge du général Duchesne qui, aidé du colonel Bailloud, a pu, dès son arrivée, faire achever rapidement les travaux de Majunga.

Tout ce que je puis dire, ajoute le correspondant, c'est que le général s'est montré d'une volonté de fer. Chacun sent maintenant qu'il y a un chef à la tête de l'expédition.

Le général ne recherche pas la popularité ; mais il sait ce qu'il veut et voit ce qui est fait. Quelques-uns de ses ordres donnent la preuve de beaucoup de sens commun et de prévoyance. Il a appelé l'attention des officiers sur ce fait qu'il était de leur devoir de veiller à la santé de leurs hommes, ajoutant que ceux qui auraient le moins de malades parmi leurs hommes mériteraient les plus hauts éloges.

Le correspondant continue en exposant l'organisation générale des forces. Il constate combien il est défectueux que les hommes soient privés de porteurs, ce qui impose à chacun d'eux une charge de 38 kilogrammes. Malgré ces pénibles conditions, les troupes se comportent parfaitement, et le correspondant se montre particulièrement frappé de la bonne tenue de la légion étrangère.

– Le même journal publie, le 5 juillet, une autre lettre, qui donne des renseignements sur l'état sanitaire des troupes :

J'ai été surpris, dit-il, du petit nombre de décès parmi les troupes ; il est en moyenne de quatre par jour, et celui des malades au commencement du mois de juin était de 1.000 ; c'est beaucoup, il est vrai, mais j'aurais cru qu'il serait plus considé-

rable. Les soldats et les coolies qui ont le plus souffert de la fièvre sont ceux qui ont été occupés à l'exécution de routes et de ponts.

L'hôpital de Majunga est situé sur le faîte d'une colline dans une bonne position, et le *Shamrock* a été transformé en navire-hôpital ; les invalides sont conduits au sanatorium de Nossi-Komba par des boutres.

Le plus fréquemment, les malades sont atteints de fièvre ; il y a eu cependant quelques rares cas de dysenterie, mais pas un seul de typhus, ce qui est assez surprenant. La température est maintenant agréable, les journées ne sont pas trop chaudes et les nuits sont fraîches. La chaleur en avril était suffocante ; nuit et jour la même température humide. Les moustiques qui étaient légion ont presque entièrement disparu ; mais il y a encore les fourmis rouges qu'on trouve partout, qui envahissent les lits, les chaises, les tables par milliers, et dont il est tout à fait impossible de se débarrasser.

Après avoir parlé de l'étonnement que le ballon cause aux indigènes, le correspondant dit que les communications du général Duchesne avec l'avant-garde sont assurées par un télégraphe optique et par un téléphone.

Le câble qui relie Majunga à Mozambique a été posé dans un délai remarquablement court, ajoute-t-il : dix jours ont suffi pour ce travail ; on vient de le livrer au public, mais aucune dépêche ne peut être expédiée sans l'assentiment préalable du général et les messages chiffrés ne sont pas admis.

Il continue par la description de Majunga, où s'élèvent un grand nombre de cases habitées par les débitants de boissons, furieux des ordres du commandant en chef, et dont il raconte les déboires.

13. – Le lieutenant-colonel Massiet du Biest, commandant le 40e bataillon de chasseurs à pied, écrit de Suberbieville à M. le maire de Nîmes :

La grosse difficulté de notre expédition est cette des transports.

On a eu beaucoup de peine à ravitailler jusqu'ici durant un trajet de 220 kilomètres, accomplis en vingt-huit jours, une avant-garde de trois bataillons et une batterie.

Les chasseurs font honneur à la ville qui leur a servi de berceau. Ils ont fait partie de cette avant-garde avec la légion étrangère et un bataillon de turcos. Ils ont fait très bonne figure à côté de ces vieilles troupes et sont entrés les premiers à Mevatanana.

Nous attendons que le ravitaillement soit assuré pour repartir de l'avant.

Jusqu'ici nous avons bien subi quelques privations ; mais on a réussi à vivre assez bien au jour le jour.

Nous venons de traverser toute la région la plus malsaine sans trop grand dommage. Partis 800 de Majunga, nous sommes encore 740. Il n'y a eu que 3 morts accidentelles. La plus grande partie des camarades restés en arrière nous rejoindront bientôt.

Mi-Juin. – Les journaux de Tamatave, arrivés en France le 20 juillet, apportent les nouvelles suivantes, se référant à des événements de la moitié de juin.

Un colon français du nom de Cerneau qui était resté dans un village de l'intérieur dans l'ignorance des événements, a été dépouillé par des soldats hovas, il a pu, en se déclarant sujet anglais, éviter la mort. Il est arrivé à Tamatave et on a su par lui que le feu de notre artillerie avait fait de nombreuses victimes parmi les défenseurs de Manjakandrianombana.

Des renseignements reçus d'Ambohimarina, il résulte que tout est dans l'ordre le plus parfait dans nos postes avancés ; les

indigènes reviennent à nous, attirés par les immenses rizières laissées par les Hovas.

Tananarive est tranquille. Le premier ministre et son parti sont si forts que personne ne bouge, et il continue à être obéi au moindre geste d'un bout à l'autre de l'île. Il prépare lentement mais sans arrêt la défense des États de la reine. Il paraîtrait que tous les moyens de défense sont accumulés à Ambohimanga qui est la ville sainte, et dans ses environs. C'est là que les Hovas feront l'effort suprême qui doit décider de leur sort. Leur tactique consistera à se jeter en masse énorme sur notre corps de bataille.

Les écoles de la capitale et de l'Imerina continuent à être fréquentées assidûment par de nombreux élèves, comme si le danger n'était pas proche. Tous les étrangers sont étonnés du calme général qui règne en ville, malgré les nouvelles reçues de la côte ouest. Les missionnaires pensent que, si les Hovas perdent la bataille d'Ambohimanga, ils s'enfuiront de la capitale avec toutes leurs familles ; il ne restera plus alors aux soldats français qu'à se loger dans les écoles.

Le consul anglais à Tamatave a fait parvenir au vice-consul anglais à Tananarive une circulaire officielle avisant les sujets anglais habitant l'Imerina d'avoir à le quitter durant les hostilités actuelles, faute de quoi le gouvernement anglais ne répondrait pas de leur vie.

Les missionnaires sont furieux. Certains, plus emportés que d'autres, disent que cette circulaire est l'œuvre de M. Sauzier, gérant du consulat anglais, seul, et non celle du gouvernement anglais, qui aurait signé de cette façon la déchéance des missions bibliques à Madagascar. On va même jusqu'à taxer M. Sauzier de trahison.

26. – La poudrière des Hovas, à Farafate, saute, battue par notre artillerie.

29-30. – Le correspondant du *Temps* donne les détails qui suivent sur le combat de Tsarasaotra et l'occupation du mont Beritza :

Après la prise de Mevatanana, trois compagnies de tirailleurs algériens, une section d'artillerie et un peloton de cavalerie furent envoyés en avant, sous les ordres du commandant Lantonnet, et vinrent s'établir à Tsarasaotra, non sans avoir laissé deux compagnies de réserve à Behanana.

Tsarasaotra, à 24 kilomètres de Mevatanana, est un petit village militaire bâti sur la partie la plus élevée d'un éperon de l'Ikopa. La position est pittoresque, mais elle est dominée au sud-est par une forte colline de 320 mètres d'altitude et elle peut être investie, grâce aux gros mamelons élevés qui l'entourent.

Les Hovas, qui s'étaient réfugiés à Ampasiry après leur défaite de Mevatanana, alors qu'on les supposait beaucoup plus loin dans la direction d'Andriba, reçurent de Tananarive, vers le 26 juin, des renforts importants qu'on peut estimer à 3.000 hommes.

Imparfaitement renseignés par leurs espions, ils crurent que nous n'avions à Tsarasaotra qu'une cinquantaine de tirailleurs malgaches et une dizaine de cavaliers ; à Behanana, une toute petite troupe d'infanterie et fort peu de monde à Mevatanana. Cela leur mit du cœur au ventre ; ils partirent en guerre après avoir dressé un grand plan de campagne.

Attaque des Hovas. – Ce plan ne manquait pas d'audace : avec une première colonne enlever Tsarasaotra ; avec une deuxième, faire table rase à Behanana, puis se porter, toutes forces réunies, sur les derrières de Mevatanana par la vallée de la Mandrojia, nous couper de nos communications et, à l'occasion, nous tailler en pièces.

Le stratège qui avait eu cette belle conception se nomme Rainianjalahy, banquier à Tananarive, général à ses heures. Il venait de la capitale, remplacer à la tête des troupes le gouver-

neur général du Boeni, Ramasombazaha, qui avait été battu à Marovoay et, de ce fait, tombé en disgrâce.

Le 28 juin, vers huit heures du soir, un parti ennemi se heurta à nos avant-postes de Tsarasaotra et quelques coups de fusils furent échangés ; mais la nuit se passa tranquille. Néanmoins, l'éveil était donné ; on était sur ses gardes.

Le lendemain 29, au lever de l'aurore, une reconnaissance allait rompre les faisceaux quand elle aperçut, au sud de Tsarasaotra, un grouillement de lambas blancs. C'étaient les Hovas. Ils se glissaient, se dissimulaient, disparaissaient dans les plis de terrain, comme des chasseurs en quête d'une proie. Ils comptaient surprendre, ils furent surpris. La reconnaissance se porta vivement à leur rencontre et le combat s'engagea. Mais voici que, sur la hauteur dominante du sud-est, se montre un groupe ennemi plus fort que le premier ; une demi-heure après, un troisième groupe débouchait au sommet du mamelon qui longe la face est de Tsarasaotra. Il était six heures trente du matin ; l'opération des Hovas semblait devoir réussir ; le demi-cercle était formé mais non fermé ; la route du nord nous restait.

Les Malgaches avaient compté sans l'énergie et la décision des nôtres. Avec une compagnie et demie de tirailleurs, le peloton de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie, le commandant Lantonnet disposait à peine de 230 fusils. C'était plus qu'il n'en fallait pour donner une leçon aux 1.200 Malgaches qui prétendaient nous envelopper et nous réduire à merci.

Avec sa petite troupe, le commandant fait face aux trois attaques ; le feu est ouvert ; celui des Hovas est incohérent. Pour exécuter le nôtre, nous procédons par salves d'escouade. Bien ajusté et combiné avec celui des deux pièces de montagne, il arrête l'ennemi à 300 mètres de nos lignes ; celui-ci hésite. Ses munitions (quinze cartouches par homme, au dire des prisonniers) avaient dû certainement s'épuiser dans les tirailleries sans fin et mal conduites. Il était huit heures du matin ; c'était le moment psychologique, ce moment où le fléau de la balance est immobile avant de pencher décidément à droite ou à gauche ; alors deux contre-attaques sont organisées par les nôtres : l'une

est conduite avec vigueur par le lieutenant indigène Kacy sur les assaillants du sud ; le résultat en est immédiat, les Hovas lâchent pied et se retirent vers l'est. L'autre, exécutée avec une maestria sans pareille par le capitaine Aubé est encore plus décisive. Baïonnette au canon, la section que commande cet officier aborde la forte position du sud-est ; c'en est assez pour décider l'ennemi à la retraite. Par cris et par gestes, les manamboninahitra (officiers) ont beau vouloir rallier les fuyards, rien n'y fait ; quand arrivent de Behanana les renforts demandés par exprès, quand les deux pièces de montagne de Tsarasaotra ont réussi à gagner le plateau du sud-est, il s'en est fallu de peu que la retraite devienne une déroute. Mais nous n'étions pas assez nombreux pour poursuivre notre succès. On accompagna l'ennemi de quelques feux de salve et de quelques coups de canon et l'on s'arrêta. Il était environ midi.

Cette matinée de combat nous coûta deux morts, le lieutenant Augey-Dufraisse et le caporal Sapin ; six hommes furent blessés. En parcourant la position, on trouva une quarantaine de cadavres hovas, et c'est à plus de cent qu'on estime le nombre de leurs blessés ; quant aux prisonniers, on en ramassa une quinzaine ; on en eût certainement capturé encore, s'il avait été possible alors de pousser de l'avant.

Nous établîmes une forte avant-garde sur la position conquise.

Entre temps, on n'avait pas négligé d'aviser le général en chef de l'escarmouche du 28 et de l'attaque probable du lendemain. Aussi, le 29 à midi, trois compagnies du 40e bataillon de chasseurs quittaient Suberbieville, précédées de deux sections d'artillerie ; à onze heures du soir, grâce au clair de lune, les unes et les autres arrivaient à Tsarasaotra.

Le 30 au matin, le général Metzinger vint reconnaître l'ensemble des positions.

Qu'était-il advenu depuis la veille ?

Les douze cents Hovas, après leur attaque infructueuse, étaient allés rejoindre le gros de leurs forces qui s'étaient arrêtées à 5 kilomètres environ à l'est de Tsarasaotra, sur les rampes

du Beritza, massif d'une altitude de 500 mètres. D'après les renseignements recueillis, leur nombre devait dépasser 4.000 hommes. Croyant toujours, malgré l'insuccès du 29, n'avoir affaire qu'à une poignée de soldats, ils n'avaient pas quitté la place et se préparaient à s'engager à fond. Quatre hotchkiss leur étaient arrivés. La confiance des chefs était extrême, et Rainianjalahy jurait de nous exterminer. Le terrain qui nous séparait des Hovas était difficile et fortement raviné ; tout semblait conspirer en faveur de l'ennemi. N'importe, nos soldats se chargeaient de gagner la partie.

L'occupation du mont Beritza. – Trois compagnies de chasseurs et une de tirailleurs sont envoyées en avant, appuyées de deux sections d'artillerie ; une section est laissée à Tsarasaotra avec une compagnie. Behanana est gardé.

A notre approche, les Hovas garnissent les bords des rampes ; ils commencent le feu. Les nôtres ne répondent pas, ce qui ne les empêchera pas d'être éloquents tout à l'heure. L'artillerie malgache se met aussi de la partie – sans aucun résultat. La nôtre, d'ailleurs, la réduit bientôt au silence, et l'on aperçoit les fameux artilleurs de Graves abandonner leurs pièces. 2.500 mètres nous séparaient pourtant des canons ennemis ; malheureusement pour les Hovas, notre tir était horriblement juste.

Cependant, les chasseurs avançaient toujours, et toujours aussi silencieux ; les voici à 200 mètres de la ligne ennemie. Ils exécutent alors un feu rapide, se dressent comme un seul homme, escaladent les pentes, franchissent les obstacles, abordent l'adversaire, le chargent, le culbutent, le mettent en déroute. Ils le poursuivent de feux de salve, l'artillerie l'accable de ses projectiles ; mais les Hovas allaient plus vite que les balles et les obus.

Quel ne fut pas l'étonnement de nos hommes, après avoir franchi les crêtes, de se trouver devant deux camps de 250 à 300 tentes chacun. Alors, c'est une course folle, autant pour rejoindre l'ennemi que pour l'empêcher de rien enlever ou de tout détruire par l'incendie. C'est à qui des chasseurs ou des tirailleurs arriveront les premiers. Pensez ! quel butin ne représen-

tent pas 600 grandes tentes si bien dressées ! Elles n'étaient guère remplies. A ce steeple d'un nouveau genre, les tirailleurs devancèrent les chasseurs ; quelques soldats restés sous les tentes et qui essayaient d'y mettre le feu, furent passés par les armes, puis la chasse recommença. Mais les Hovas étaient déjà loin, ils dévalaient de tous côtés dans les ravins, puis on les aperçut à trois kilomètres, se rassemblant dans un pêle-mêle confus.

Dans les camps et sous les tentes on trouva un peu de tout : du riz, de la toile, du tabac, des médicaments, des filanjanas, des nattes, voire un lot important de chaussures de femmes. Trois canons furent pris et force munitions. Enfin, le drapeau de la reine, tout battant neuf, tomba entre nos mains.

Le succès fut rapide – le combat n'avait duré que trois heures – sans un mort. Le lieutenant Audierne fut légèrement blessé, le capitaine de Bouvier et un adjudant contusionnés et cinq soldats atteints sans gravité. Ce fait d'armes fait le plus grand honneur à l'entrain et à la vigueur de nos troupiers, et ils sont prêts à grimper de ce pas jusqu'à Tananarive.

Le ravitaillement. – Mais la question du ravitaillement se dresse toujours terrible et brutale pour arrêter leur élan. Dieu sait, cependant, si elle occupe et préoccupe tous ceux à qui en incombent le soin et la responsabilité. On fait l'impossible, et les plus ingénieuses combinaisons sont sans cesse appliquées ; il est juste d'ajouter que la question est aujourd'hui résolue. Les canonnières, complètement terminées, fonctionnent très régulièrement et amènent mensuellement à Marololo 3.000 tonnes de matériel et de vivres. De plus, 1.000 à 1.500 voitures Lefebvre chargées sont en route et ont dépassé Ambato. A partir de Marololo, conjointement avec les canonnières et quelques pirogues, circulent d'interminables convois de mulets bâtés et, par terre et par eau, les tonnes de vivres s'accumulent à Suberbieville. Il s'y trouve en ce moment plus de 100.000 rations carrées. C'est assez pour subsister pendant quinze jours, mais c'est trop peu pour se porter en avant. Pendant qu'on ouvrira la route sur Andriba, le service des ravitaillements entassera ses res-

sources à Marololo et à Suberbieville et, de là, les portera sur les lignes d’opérations.

Pour arriver à ce résultat, il faut encore patienter un mois au minimum, et on ne peut compter atteindre Andriba – séparé de Mevatanana par 100 kilomètres environ – qu’à la fin de la première quinzaine d’août, au plus tôt. A partir de là, peut-être un peu plus loin, si l’on veut arriver à Tananarive avant le commencement de l’hivernage, on devra se résigner à l’emploi d’une forte colonne mobile composée des éléments les plus vigoureux en hommes et en mulets et qui, sans s’inquiéter autrement des obstacles et en se privant d’une partie des vivres qui nous sont distribués jusqu’ici, bousculera tout sur son passage.

De la sorte, on peut espérer atteindre Tananarive dans la première quinzaine d’octobre.

L’état sanitaire. – L’état sanitaire continue à être assez satisfaisant ; beaucoup des hommes qui ont payé leur tribut à la fièvre dès leur arrivée se remettent rapidement et peuvent reprendre leur service. Tel bataillon de tirailleurs algériens qui a traversé ces jours derniers Suberbieville et qui comptait, il y a deux mois, de nombreux fiévreux, n’avait que cinq malades. A l’heure actuelle, nos formations sanitaires abritent 1.500 malades, tant européens que conducteurs kabyles ou coolies. La morbidité serait moins grande encore si l’on n’était obligé, faute d’indigènes, d’employer les troupes aux travaux de route. Les décès sont peu fréquents.

FIN JUIN. – Le *Times* publie le 26 juillet la première lettre que son correspondant de Madagascar lui ait adressée depuis qu’il est arrivé à Tananarive.

Ce qui a frappé surtout M. Knight, c’est que les Hovas, dont il fait un pompeux éloge, semblent avoir perdu toute confiance en ses compatriotes depuis qu’on a su que le gouvernement anglais avait autorisé ses navires à transporter du matériel de guerre pour l’armée française, et il croit que cette condescendance peut avoir pour les sujets de la reine Victoria les plus graves conséquences au point de vue de leur sécurité. Il est vrai que

les missionnaires disent que ces craintes sont ridicules et qu'ils ne courent aucun danger ; cependant M. Porter, qui remplit les fonctions de consul d'Angleterre, ayant fait savoir que les femmes et les enfants étaient invités à quitter le pays, une trentaine environ, sur les 180 sujets anglais qui composent la colonie, sont partis pour la côte.

On s'explique, dit le correspondant, que les missionnaires ne veuillent pas abandonner leur poste à l'heure du danger ; mais ils ont certainement tort de vouloir garder auprès d'eux leurs épouses et leurs filles. On a beau leur dire que certains d'entre eux sont perdus dans l'intérieur de l'île au milieu de populations sauvages, ils ne veulent pas comprendre le changement que l'état de guerre opère dans les mœurs des peuples les plus civilisés, qu'une population excitée est capable des plus grands crimes, que la fièvre d'espionnage, dont il s'est déjà manifesté des symptômes, est extrêmement dangereuse. C'est en vain qu'on leur fait observer que des brutes, affolées par la défaite, incapables de distinguer un Européen d'un autre, peuvent se porter à tous les excès, rien n'y fait ; ils s'entêtent à croire que le premier ministre et les principaux Hovas les protégeront, comme ils l'ont toujours fait.

Quant aux Hovas, ils sont absolument tranquilles et on ne croirait pas, à les voir, que l'ennemi est aux portes. Plus de kabarys, plus de revues ! L'excitation des premiers jours est tombée, chacun vaque paisiblement à ses occupations journalières. Ils ont une confiance absolue dans l'avenir et les Français ne leur font pas peur ; ils croient que la forêt, la fièvre et la bravoure des soldats malgaches les en délivreront.

Le correspondant du *Times* partage d'autant plus cette confiance qu'il sait que les Français vont traverser une contrée absolument déserte ; les Hovas ne laisseront derrière eux ni bestiaux, ni récoltes, l'herbe elle-même sera brûlée pour qu'ils ne puissent pas nourrir leurs mulets ; les convois de ravitaillement seront coupés et les soldats français, affaiblis et démorali-

sés par la fièvre, seront une proie facile pour les guerriers Hovas qui harcèleront constamment leurs colonnes et ne leur laisseront pas un instant de repos.

DES PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX DE MADAGASCAR

ET DE LEUR SIGNIFICATION

Madagaskara est le nom officiellement adopté aujourd'hui par les Merina (Hova) pour désigner l'île tout entière, mais jusqu'à l'avènement de Radama II (1861), ce nom, qui est d'origine purement européenne, était honni à cause de la consonnance de sa dernière syllabe avec le mot malgache *kary* qui signifie chat, animal abhorré entre tous comme étant le compagnon habituel des sorciers. Jadis les habitants de cette île n'avaient aucun nom pour désigner l'ensemble de leur pays ; ils étaient en effet, de temps immémorial, divisés en un grand nombre de tribus, ou plutôt de familles, indépendantes les unes des autres, cantonnées chacune dans les limites très étroites qui bornaient leurs petits territoires, n'ayant entre elles aucun lien politique ni commercial, et ce n'est qu'au commencement de ce siècle, sous les règnes d'Andrianampoinimerina et de son fils Radama I, que les Merina (Hova), ayant soumis à leur autorité une grande partie de l'île et ayant l'intention de se rendre maîtres du pays tout entier, ont cherché une appellation générale et se sont servis jusqu'en 1861 de périphrases telles que *Izao rehetra izao* ou *Izao tontolo izao* (litt. : ce pays-ci tout entier), *Ny tany rehetra* (litt. : le pays entier), *Ny anivon'ay riaka* (litt. : le pays qui est au milieu de la mer), *Izao ambany lanitra* (litt. : ce pays-ci qui est sous le ciel), *Ambony tany ambany lanitra* (litt. : le pays qui est placé sur la terre et sous les cieux).

Ils n'avaient non plus aucun terme collectif pour désigner l'ensemble des habitants de Madagascar. Depuis qu'au commencement de ce siècle Andrianampoinimerina a groupé les Merina (Hova) en une grande nation, ils emploient le mot *Ambanilanitra* (litt. : ceux qui sont sous le ciel, parce que pour eux

les bornes de l'univers se confondaient avec les limites de leur île). Le mot *Malagasy*, qui n'est pas indigène quoiqu'aient dit plusieurs anciens auteurs, est la forme adoucie et appropriée à la langue du pays des mots *Madécasses*, *Malgaches*, qu'employaient nos premiers colons et qui dérivent du nom de Madagascar, nom accepté à la légère par les géographes du XVIe siècle et qui vient par corruption de Mogadicho, colonie arabe, très importante au XIIIe siècle, dont a parlé Marco Polo, sur ouï-dire, dans le récit de ses célèbres voyages.

Les noms de lieux malgaches ont tous, ou du moins presque tous, une signification. Ils tirent leur origine soit d'événements historiques, de légendes ou de croyances superstitieuses, soit le plus généralement d'une particularité géographique, d'un caractère physique ou naturel, d'objets distinctifs appartenant à l'un des trois règnes et qui, du reste, ont souvent disparu depuis longtemps. Comme ces particularités et ces caractères se retrouvent souvent en des points différents, beaucoup de localités, quelquefois même assez voisines, ont le même nom, ce qui amène dans la nomenclature des lieux à Madagascar une certaine confusion. Du reste, beaucoup de villages n'ont d'autre nom que celui du canton où ils sont situés, de la rivière sur le bord de laquelle ils sont bâtis ou de la montagne au haut de laquelle ils sont perchés, et ces noms, d'ordinaire fort longs, ont souvent plus de syllabes qu'il n'y a de maisons.

Au premier coup d'œil jeté sur les noms de lieux malgaches, on voit qu'un très grand nombre, plus de la moitié, commence par la syllabe **Am** ou **An** qu'accompagnent un, deux et quelquefois même trois mots combinés dont l'ensemble décrit le plus souvent, comme nous venons de le dire, quelque particularité caractéristique du lieu ; cette syllabe **Am** ou **An** est une contraction de l'adverbe démonstratif **An**y qui signifie : *où il y a, où se trouve, auprès de, sur*. Le premier mot qui vient après cet adverbe est d'ordinaire l'un des suivants **bohi**, **bato**, **bodi**, **ala**, **kazo**, **tana**, **tsaha**, **drano**, **pasi**, **bala**, **kadi**, **kara** ou **daka**, mais le plus fréquent de tous est le premier : un quart environ des noms de lieux commence, en effet, par **Ambohi**,

qui est une contraction d'**Any vohitră**, litt. : *Où est la montagne qui… Où est le village qui…* Viennent ensuite par ordre de fréquence : **Ambato** (d'**Any vato**, litt. : *Où est un rocher qui…*) ; *Ambodi* (d'**Any vody**, litt. : *Au pied de…*) ; **Anala** (d'**Any ala**, litt. : *Où est la forêt qui…*) ; **Ankazo** (d'**Any hazo**, litt. : *Où est un arbre qui…*) ; **Antana** (d'**Any tanană**, litt. : *Où est le village qui…*) ; **Antsaha** (d'**Any saha**, litt. : *Où est le vallon, le cours d'eau qui…*) ; **Andrano** (d'**Any rano**, litt. : *Où l'eau est…*) ; **Ampasi** (d'**Any fasikă**, litt. : *Où le sable est…*) ; **Ambala** (d'**Any vala**, litt. : *Où il y a un enclos, une ferme qui…*) ; **Ankadi** (d'*Any hady*, litt. : *Où il y a un fossé, une tranchée qui…*) ; **Ankara** (d'**Any harană**, litt. : *où il y a un rocher qui…*), etc.

Cette première syllabe **Am**, **An**, **And**, **Ant**, disparaît souvent, mais le sens du nom change. On ne peut pas dire indifféremment **Ambohibé** et **Vohibé** (qui signifient respectivement *Sur la grande montagne* et *La grande montagne*) ; **Analasoră** (*Là où est le bois des hérissons*) et **Alasoră** (*Le bois des hérissons*) ; **Andranomam**y (*Auprès de l'eau douce*) et **Ranomam**y (*L'eau douce*) ; **Antsahaondr**y (*Dans le vallon des moutons*) et **Sahaondr**y (*Le vallon des moutons*) ; **Ampasimenă** (*Sur le sable rouge*) et **Fasimenă** (*Le sable rouge*) ; **Ambalanos**y (*Où est l'enclos des chèvres*) et **Valanos**y (*L'enclos des chèvres*) ; **Ankadivor**y (*Où il y a un fossé circulaire*) et **Hadivor**y (*Le fossé circulaire*) ; **Ankaranandriană** (*Auprès de la roche du Seigneur*) et **Haranandriană** (*La roche du Seigneur*), etc. Mais dans le second cas, les Malgaches font le plus souvent précéder le nom de l'article spécial aux noms propres qui est un simple **I**, et ils disent **Ivohibé**, **Ialasora**, **Ifasimenă**, **Ivalanos**y, **Iharanandriană**, etc.

Laissant de côté, parmi les mots qui commencent par une autre lettre que l'**A**, ceux dont la racine initiale est **Vohi**, **Vato**, **Vodi**, **Hazo**, **Tana**, **Saha**, **Rano**, **Fasi**, **Vala**, **Hadi**, **Hara** ou **Ihara**, et qui, comme nous venons de le dire, se confondent dans une certaine mesure avec les précédents, nous trouvons que le plus grand nombre débute par **Bé** (grand, nombreux),

Fara (le dernier), **Maha** (qui est capable de..., qui est propre à..., qui rend...), **Man** (préfixe verbal qui, joint à la racine, forme les verbes), **Manjaka** (qui règne, qui gouverne), **Maro** (beaucoup de), **Nosi** (île), **Saka** (?), **Saro** (par contraction de *sarotra*, litt. : qui est difficile, dangereux, cher), **Soa** ou **Tsara** (qui est beau, qui est bon), **Tsi** (qui n'est pas ou qui n'a pas...), **Tsiafak** (qui ne peut pas être atteint par...), **Vinan** (la bouche ou le confluent), etc. Tous ces noms sont souvent précédés d'un **I** qui est, comme nous venons de le dire, l'article consacré aux noms propres ; ainsi **Imanakană**, **Inosifitŏ**, **Ivinanmalază** sont les mêmes noms que **Manakană**, **Nosifitŏ**, **Vinanmalază**, etc.

On voit par les exemples que nous venons de donner que, dans les mots composés, certaines lettres et même certaines syllabes, tant initiales que finales, disparaissent ou sont modifiées. Les lois phoniques, qui ont une grande rigueur à Madagascar, veulent en effet que. dans une combinaison de deux mots dont le premier se termine par *ka* ou par *tra* et dont le second commence par une consonne, la syllabe finale du premier soit supprimée et que la consonne initiale du second, lorsque c'est une *f*, une *h*, une *l*, un *r*, une *s*, un *v* ou un *z*, permute ainsi qu'il suit : *f* en *p*, *h* en *k*, *l* en *d*, *r* en *dr*, *s* en *ts*, *v* en *b* et *z* en *j* ; les autres consonnes ne subissent pas de transformation. La même règle s'applique aux mots qui se terminent en *na* ainsi qu'à l'adverbe de lieu *Any* dont l'*a* ou l'y final tombe, l'*n* se changeant en *m* devant le *b* et le *p* et la syllabe tout entière se supprimant devant les mots dont l'initiale est une *m* ou une *n*. Lorsque le second mot commence par une voyelle, on élide l'*a* ou l'*y* final du premier dans les syllabes terminales *ka*, *tra*, *na* ou *ny*. Exemple : *Any vato menă* (où il y a un rocher rouge) devient **Ambatomenă** ; *Any vohitră fanjă* (où est le village marécageux), **Ambohipanjă** ; *Any harană malază* (où il y a une roche fameuse), **Ankaramalază** ; *Any lavakă lolŏ* (où est la grotte des morts), **Andavadolŏ** ; *Any lavakă omby* (où est la caverne des bœufs), **Andavakomb**y ; *Vohitră vahoakă* (le village du peuple), **Vohibahoakă** ; *Any fasină lavă* (où le sable

est long), **Ampasindavă** ; *Any moronă bé* (où le bord est grand), **Amorombé** ; *Any nosy* (où il y a une île), **Anosy** ; *Any sahă kely* (où il y a un petit cours d'eau), **Antsahakel**y ; *Any ranŏ fotsy* (où l'eau est blanche), **Andranofotsy** ; *Any zozorŏ bé* (où il y a beaucoup de joncs), **Anjozorobé** ; *Sarotră rivotră* (difficile à cause du vent), **Sarodrivotră**, etc. – Dans certains noms, il y a une *n* additionnelle entre deux mots dont le second est le complément indirect du premier, *n* qui se transforme en *m* devant un *b* et un *p*. Exemple : *Any vală ondry* (où est le parc aux moutons) devient **Ambalanondr**y ; *Any vato Rakotŏ* (où est le rocher de Rakoto), **Ambatondrakotŏ** ; *Any tranŏ hală* (où il y a des toiles d'araignée), **Antranonkală** ; *Any hery fo* (où il y a de la force d'âme), **Ankerimpo** ; *Any tranŏ vazahă* (où est la maison des étrangers), **Antranombazahă**.

PROVINCES DE MADAGASCAR

En malgache, la lettre *o* se prononce *ou*, la lettre *j* = *dz* et la dernière voyelle est presque toujours demi-muette et ne se prononce pour ainsi dire pas.

Ankarana, litt. : Où il y a des roches.
Boina, litt. : Où il y a des cailloux blancs (?)
Antsihanaka, litt. : Où les gens tournent autour du lac.
Ankay, litt. : Pays nu que borde la forêt, ou *Pays des Bezanozano*, litt. : Pays des gens de la brousse.
Betsimisaraka, litt. : Beaucoup qui ne se séparent pas.
Betsimisaraka antaravatra, litt. : Betsimisaraka du Nord.
Betsimisaraka antatsimo, litt. : Betsimisaraka du Sud.
Betanimena, litt. : Beaucoup de terre rouge.
Imerina, litt. : Pays élevé où l'on voit au loin, qui est nu et découvert.
Betsileo, litt. : Beaucoup qui n'ont pas été vaincus.
Sakalava, litt. : Les gens de Saka qui se sont étendus sur une longue surface de pays.
Mahafaly, litt. : Qui rend heureux ou Qui taboue.

Bara, litt. : Grossiers (?).
Androy, litt. : Où il y a des buissons épineux.
Anosy, litt. : Où il y a des îles.
Isaka, litt. : Le pays d'Isaac, ou Le pays où l'on pêche à la main.
Ifasina, litt. : Le pays sablonneux.
Imoro, litt. : Le pays de côte.
Pays des Antambahoaka, litt. : Pays où il y a du peuple.

DISTRICTS DE LA PROVINCE D'IMERINA

Avaradrano, litt. : Qui est au Nord de l'eau (de la rivière).
Vakinisisaony, litt. : Qui est traversé par le Sisaony.
Ambodirano, litt. : Qui est du côté de la racine de l'eau (en amont de la rivière).
Vakinankaratra, litt. : Qui est traversé par le massif de l'Ankaratra.
Marovatana, litt. : Beaucoup (de gens) de pur sang.
Vonizongo, litt. : Pays où l'on se glisse sans bruit (?).
Valalafotsy, litt. : Pays des sauterelles blanches.
Imamo, litt. : Qui regorge, qui est satisfait.

DISTRICTS DE LA PROVINCE DES BETSILEO

Manandriana, litt. : Qu'arrose le Manandriana ou la rivière qui a des rapides.
Ilalangina, litt. : Les chemins se taisent, sont silencieux.
Isandra, litt. : Qu'arrose l'Isandra, rivière qui tire, dit-on, son nom de ce qu'un certain Isandra s'y est jadis noyé.
Arindrano, litt. : Qui a été nivelé par l'eau (parce qu'il est coupé par de larges vallées où coulent de nombreuses rivières).

PETITS ÉTATS CONSTITUANT LE PAYS DES SAKALAVA

Milanja, litt. : Où l'on porte sur ses épaules, ou *Ambongo*, litt. : Où il y a une montagne proéminente.

Maraha, litt. : Le pays rocailleux.
Mailaka, litt. : Le pays des lataniers.
Menabé, litt. : Le grand (pays) rouge.
Fiherenana, litt. : Où l'on revient toujours.

BAIES ET VILLES PRINCIPALES DES COTES

Bobaomby (Cap d'Ambre), litt. : Beaucoup de bœufs.
Antomboka (Diego Soarez), litt. : Qui est au pied (du massif d'Ambre).
Antseranana (qu'on écrit à tort à Antsirane), litt. : Où il y a un port.
Vohimarina (Vohémar), litt. : La montagne qui est de niveau.
Maroantsetra (ville au fond de la baie d'Antongil), litt. : Où il y a beaucoup de harpons (beaucoup de pécheurs).
Taintaina (Tintingue), litt. : Qui a été brûlé.
Fenoarivo (Fénerive), litt. : Qui est plein de mille hommes.
Mahambo, litt. : Qui élève.
Marofototra (Foulpointe), litt. : Où il y a beaucoup de souches d'arbres.
Toamasina (Tamatave), litt. : Qui est sur un emplacement salé.
Andevoranto, litt. : Où se faisait le commerce d'esclaves.
Vatomandry, litt. : La pierre qui dort.
Maintinandry, litt. : Aux poteaux noirs.
Mahanoro, litt. : Qui rend joyeux.
Mahela, litt. : Qui retient (les voyageurs).
Masindrano, litt. : L'eau salée.
Itaperina, litt. : L'extrémité (de la côte est).
Taolanharana (Fort-Dauphin), litt. : Le rocher qui a la forme d'un os.
Ranofotsy, litt. : L'eau blanche.
Ampalaza, litt. : Où il y a des tréteaux pour sécher le poisson.
Androka (baie des Masikoro ou des paysans), litt. : Où il y a des amas de souches d'arbres.
Nosy Vé, litt. : L'île aux pagayes.
Ianatsony (Saint-Augustin), litt. : Qui est placé sur le bord.

Ankatsaoka (Tullear ou Tolia = port), litt. : Où l’on fait du bruit en marchant sur le sable.
Fanemotra (baie des Assassins), litt. : Qui recule.
Morombé, litt. : La grande plage.
Ampasilava, litt. : Où la plage de sable est longue.
Belo, litt. : Où il y a eu une grande pourriture.
Taolampia, litt. : Où il y a des arêtes de poisson.
Lovobé, litt. : La grande baie.
Nosy Miandroka (ville à l’embouchure du Morondava), litt. : L’île où s’amassent les débris.
Tsimanandrafozana (ville à l’embouchure du Tsiribihina), litt. : Où l’on n’a pas de beau-père.
Rafinenta, litt. : Où beaucoup de rats mangent les marchandises.
Mafaidrano, litt. : L’eau amère.
Ampandikoharana, litt. : Où l’on fait passer les pirogues à travers l’isthme.
Maintirano, litt. : L’eau noire.
Tambohorano, litt. : Où il y a des bancs de sable.
Nosy Voalavo, litt. : L’île aux rats.
Vilanandro (cap Saint-André), litt. : Par le travers duquel le soleil se couche.
Ampombitokana (nom devenu par corruption le *Bombétok* des cartes), litt. : Où il y a un palmier rofia.
Marovoay, litt. : Beaucoup de crocodiles.
Mahabo, litt. : Qui élève.
Mojanga (écrit à tort *Majunga*, d’autant plus qu’il n’y a pas d’*u* dans l’alphabet malgache), litt. : Mji-Angais, ce qui signifie en Antalaotra la ville des Angaïa (arbustes à fleurs odoriférantes).
Anorontsanga, litt. : Le cap qui est à pic.
Ambavatoby, litt. : A la bouche du camp.
Ampasindava (écrit à tort sur beaucoup de cartes *Pasandava*), litt. : Où la plage de sable est longue.
Nosy Bé, litt. : L’île grande.
Nosy Komba, litt. : L’île aux Maques.

Nosy Faly, litt. : L'île sacrée.
Ilomotso (la baie du Courrier), litt. : Où il y a des herbes marines.
Amponkarana, litt. : Qui est au cœur des coraux.

PRINCIPALES LOCALITÉS SUR LES ROUTES DE MOJANGA A TANANARIVE

Marovoay, litt. : Beaucoup de crocodiles.
Mahabo, litt. : Qui élève.
Trabonjy, litt. : Qu'on a secouru à temps, ou *Mahatombo*, litt. : Qui se développera.
Amparihibé, litt. : Auprès d'un grand étang.
Mevatanana, litt. : La belle ville.
Antongodrahoja, litt. : Où est enterré le pied de Rahoja.
Tsarasaotra, litt. : (Qui mérite) de bons remerciements.
Ambodiamontana, litt. : Auprès d'un figuier amontana.
Tsiazompaniry, litt. : Qui ne cessera pas de croître.
Mandembody, litt. : Qui mouille le derrière.
Mangasoavina, litt. : Ville excellente, qui est bénie.
Vombohitra, litt. : La montagne en forme de bosse.
Kamolandy, litt. : La rivière paresseuse et propre.
Malatsy, litt. : Qui est cloisonné (?).
Ampotaka, litt. : Où il y a de la boue.
Ambohinaorina, litt. : La ville qui est établie fortement.
Tsarahafatra, litt. : Qui est utile pour le transport des dépêches.
Kinajy, litt. : Qui est bien fait (?).
Andranomiantra, litt. : Où l'eau rend service.
Ivohilena, litt. : (La montagne) qui ploie sous l'humidité.
Maharidaza, litt. : Qui soutient sa renommée.
Soavinarivo, litt. : Que mille hommes favorisent.
Soavinandriana, litt. : Que le souverain favorise.

PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX DE L'INTÉRIEUR

Befandriana, litt. : Le grand (pays) qui dort en paix.

Mandritsara, litt. : Qui dort en paix.
Marotandrano, litt. : Où il y a beaucoup de petites digues pour les rizières.
Nosy Alaotra, litt. : Ville du lac Alaotra (grande étendue d'eau).
Ambatondrazaka, litt. : Où est la pierre de Razaka.
Ifody, litt. : La montagne des oiseaux.
Moramanga, litt. : Qui est bon marché et excellent.
Beforona, litt. : Beaucoup de joncs.
Alamazaotra, litt. : Où la forêt est vigoureuse.
Lohavohitra, litt. : La tête des montagnes.
Imerimandroso, litt. : La ville d'Imerina qui progresse.
Ambohimanga, litt. : La montagne bleue.
Ambohidratrimo, litt. : La ville de Ratrimo.
Ambohidrabiby, litt. : La ville de Rabiby.
Ilafy, litt. : Où il y a un côté, une branche (de la famille royale).
Namehana, litt. : Où l'on s'est réuni.
Antananarivo (capitale de l'île), litt. : La ville des mille guerriers.
Ialasora, litt. : Le bois du hérisson.
Antongona, litt. : Où il y a une bosse.
Antanamalaza, litt. : La ville fameuse.
Ankeramadinika, litt. : Où il y a de petits joncs.
Angavokely, litt. : Le petit Angavo (haute montagne).
Ambatomanga, litt. : Où le rocher est d'un gris bleu.
Fandravazana, litt. : Où l'on suspend beaucoup (d'ex-voto).
Mahatsinjo, litt. : D'où l'on voit au loin.
Hiaranandriana, litt. : Le rocher du Seigneur.
Ankaratra (massif central), litt. : Où tout est rasé.
Ankavitra (pic), litt. : Qui est pointu.
Tsiafakafo (pic), litt. : Où l'on ne peut allumer de feu.
Tsiafajavona (pic le plus élevé de Madagascar), litt. : Qui est toujours dans la brume.
Antsirabé, litt. : Où il y a beaucoup de sel (de concrétions calcaires).
Betafo, litt. : Beaucoup de toits.
Ambositra, litt. : Où il y a des bœufs.

Nandihizana, litt. : Où l'on a dansé.
Fanjakana, litt. : Où l'on a l'habitude de gouverner.
Kianjasoa, litt. : (La ville où il y a) une belle place publique.
Fianarantsoa, litt. : La bonne école (de soldats).
Tsiroamandidy, litt. : Où deux souverains ne commandent pas.
Ankavandra, litt. : Dans le désert.
Manandaza, litt. : Qui a de la renommée.
Malaimbandy, litt. : Qui hait le mensonge.
Mahabo, litt. : Qui élève.
Modongy, litt. : Qui est morose.
Ihosy, litt. : Qui prépare le terrain pour les rizières.
Isalo, litt. : Où les vaincus ont été dépouillés.

PRINCIPALES RIVIÈRES

Mananara, litt. : Qui a des roches.
Ivondrona, litt. : Qui a des joncs.
Iharoka, litt. : Qui est creuse.
Mangoro, litt. : Qui roule beaucoup d'eau.
Sakaleony, litt. : Où les gens de Saka ont été vaincus.
Mananjara, litt. : Qui a des arbres zara.
Namorona, litt. : Qui a rendu prospère.
Faraony, litt. : Le dernier fleuve.
Matitanana, litt. : La main morte (parce que c'est là que le géant Darafify a perdu une main dans un combat singulier avec le géant Fatrapaitanana).
Manambavana, litt. : Qui est bordé de Vavana.
Mananivo, litt. : Qui tient le milieu (entre deux autres affluents).
Manambondro, litt. : Qui a des roseaux.
Sandravinany, litt. : Qui a son embouchure défendue par des rochers.
Iavibola, litt. : Où l'argent vient.
Manantena, litt. : Où il y a de l'herbe tena.
Manafiafy, litt. : Qui a des palétuviers afiafy.
Mandrary, litt. : Qui a un cours régulier.

Menarandra, litt. : (Qui rend) les mollets rouges.
Onilahy, litt. : Le fleuve mâle, ou *Angolahana*, litt. : Qui serpente.
Fiherenana, litt. : Où l'on revient toujours.
Kitombo, litt. : Qui grandit.
Mangoka, litt. : Le noir.
Matseroka, litt. : Qui sent bon.
Morondava, litt. : Qui a une longue berge (un long lit) de sable.
Tsitsobohina, litt. : Où l'on n'entre pas (à cause des crocodiles), ou *Tsiribihina*, litt. : Qu'on ne passe pas à gué.
Manambolo, litt. : Qui a des plantations.
Demoka, litt. : Où la prédiction s'est réalisée.
Ranobé, litt. : La grande eau.
Mahavavy, lit. : La rivière qui rend femme (qui fait peur à cause des crocodiles).
Betsiboka, litt. : La grande (rivière) qui n'est pas saumâtre.
Mahajamba, litt. : Qui aveugle.
Antambo ou *Loza*, litt. : Étrange.
Manongarivo, litt. : Qui dépasse mille (rivières).
Jangoa, litt. : L'eau pure.
Sambirano, litt. : Qui a deux eaux (l'eau douce en amont et l'eau salée à la bouche).
Ifasy, litt. : Qui est sablonneux.
Ombifotsy, litt. : Le bœuf blanc (parce que le chef de l'Imerina, Andriamasinavalona, et celui de l'Imamo, Andriambahoaka, ont tué sur le bord de cette rivière un bœuf blanc en gage d'amitié, vers le milieu du XVIIe siècle.)
Sisaony, litt. : La moitié du fleuve (parce qu'il est l'un des deux grands affluents de l'Ikopa).
Onibé, litt. : Le grand fleuve.
Varahina, litt. : (La rivière au) cuivre.
Katsaoka, litt. : (La rivière bordée de) roseaux.
Andromba, litt. : Où il y a des plantes romba.
Ambatolampy, litt. : Où il y a des roches plates.
Onivé, litt. : Le fleuve tortueux.
Ranomafana, litt. : Les eaux chaudes (thermales).

Ambatomiady, litt. : Où les pierres se battent.
Manandona, litt. : Qui trempe le sol.
Mania, litt. : Qui zigzague.
Mahajilo, litt. : Qui se perce un chemin.

ALFRED GRANDIDIER.

LA PROPRIÉTÉ A MADAGASCAR[1]

L'article 85 des lois promulguées par la Reine de Madagascar, le 27 mars 1881, est ainsi conçu : « *Les terres de Madagascar ne peuvent être vendues ni hypothéquées aux étrangers, ni à qui que ce soit, excepté aux sujets malgaches. Les contrevenants seront condamnés aux fers à perpétuité ;...* »

Cette défense était en contradiction formelle avec les traités anglo-malgaches et franco-malgaches de 1865 et de 1868, aussi souleva-t-elle de la part des étrangers des protestations très vives. La Cour d'Imerina répondit qu'il y avait eu erreur de traduction dans les textes français et anglais des traités et qu'elle ne pouvait reconnaître aux Européens le droit de posséder des terres à Madagascar, droit qui eut été contraire aux coutumes et traditions nationales. Elle ne tint aucun compte de nos réclamations.

La mort, à Tananarive, d'un français, M. Laborde, possesseur, en son vivant, de biens fonciers considérables, aviva le conflit, car le gouvernement Malgache décidé à appliquer la loi malgré nos protestations, refusa de reconnaître aux héritiers la légitime possession de la succession immobilière du décédé.

Cette attitude à notre égard fut une des causes de l'expédition de 1883-85 ; mais le traité du 17 décembre 1885, qui mit fin aux hostilités, ne nous donna pas satisfaction, au contraire, il admit les prétentions du gouvernement Malgache et ne reconnut plus aux français que le droit de louer des terres par baux emphytéotiques.

Les anglais n'ayant eu aucun intérêt sérieux lésé immédiatement par la loi n° 85, s'étaient bornés à formuler des réserves. Au surplus, les missionnaires protestants qui guidaient la politique anglaise à Madagascar étaient prêts à toutes les complaisances vis-à-vis de la Cour d'Imerina. Aussi le Cabinet de Londres, en 1883, ne fit-il pas de difficultés pour renoncer au droit

(1) Voir le *Bulletin* n° 4, de juillet dernier.

de propriété, et se contenter seulement pour ses nationaux du droit de louer des terres par baux à longs termes.

L'Amérique, l'Allemagne et l'Italie souscrivirent aux mêmes conditions.

En résumé, sous l'empire des traités en vigueur actuellement, les étrangers à Madagascar ne peuvent que louer des terres par baux à longs termes.

Examinons maintenant de quelle manière ce droit est exercé.

Au lendemain du traité de 1885, lorsqu'il s'agit de l'exécuter, le gouvernement Malgache s'efforça par tous les moyens en son pouvoir d'empêcher les français de louer des terres. On fit peur aux propriétaires indigènes et, lorsque ces procédés d'intimidation échouèrent, on découragea les locataires par des lenteurs administratives calculées ou par l'insertion dans les contrats de clauses inacceptables. Quelques baux peu importants et de courte durée furent seuls signés et enregistrés par les autorités Malgaches.

Cette opposition fut très vive dans l'Imerina et le Betsileo, mais dans les régions côtières, où l'action du pouvoir central est moins active, les gouverneurs, gens cupides, se laissèrent corrompre et, moyennant quelques sommes d'argent distribuées à propos, il fut aisé de se procurer des terrains. Parfois même en employant des tiers on put se soustraire aux exigences des fonctionnaires indigènes. Ces usages déplorables eurent pour conséquence de donner naissance à un grand nombre d'actes conclus en dehors de tout contrôle légal, n'offrant aucune garantie et pouvant à tous moments être contestés soit par l'autorité locale, soit par des particuliers se prétendant lésés.

Un autre moyen d'exploiter les richesses naturelles du sol s'offrit pendant quelques temps aux colons. Le payement de l'indemnité de guerre de 10 millions, stipulée par le traité de 1885 et l'emprunt de 15 millions au Comptoir d'Escompte de Paris, qui en fut la conséquence, imposaient au gouvernement Malgache des charges annuelles très lourdes, dont le premier ministre désirait vivement se libérer, tout en faisant honneur à

ses engagements. Dans cette pensée, il accueillit avec empressement les propositions qui lui furent faites par des étrangers d'exploiter, en participation, les mines, les forêts, les terres, etc. Mais ce moyen n'était pas à la portée de tout le monde, et bientôt, du reste, il fut supprimé, car la Cour d'Imerina, lassée d'attendre en vain les bénéfices promis, refusa d'accorder de nouvelles concessions.

En fin de compte, les français ne purent louer des terres sous une forme ou sous une autre. Notons, en passant, que les anglais, les allemands, les américains et les italiens ne furent pas mieux traités ; la même prohibition s'appliquait à tous les étrangers.

Et pourtant les propriétaires indigènes seraient désireux de louer leurs terres et d'en tirer profit ; ils accueilleraient volontiers les offres des étrangers ; il leur en coûte de les refuser pour obéir aux ordres du gouvernement. D'où vient donc l'opposition systématique de ce dernier ? Quel est le mobile de ces mesures vexatoires à l'égard des Européens et préjudiciables aux intérêts du pays ?

Un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de Madagascar nous donnera l'explication de cette conduite.

Les relations des Européens et des Malgaches, amicales durant la période qui suivit immédiatement la découverte de l'île, devinrent bientôt difficiles et, dans la suite, ne furent plus qu'une suite presque ininterrompue de luttes entre les colons qui tentaient de s'emparer du pays et les chefs indigènes qui défendaient leurs pays. Si, à certaines époques, des accalmies se produisirent, si quelques-uns de ces chefs recherchèrent notre alliance et consentirent à nous céder une partie de leurs territoires, ce fut afin de s'assurer notre appui contre des ennemis du dedans plus puissants qu'eux, mais le danger écarté, la lutte recommença. Les insurrections des Antanosy de Fort-Dauphin, des Betsimisaraka de la côte Est, des Sakalava de Nosy-Bé, témoignent des sentiments hostiles que ces peuplades nourrissaient à l'égard des Européens.

Ceci n'est pas surprenant, il en est presque toujours de même chez les peuplés primitifs. Au début le Blanc est bien reçu, mais au cours des relations qui s'établissent, des injustices, des excès sont commis, souvent par l'homme civilisé, l'amitié est rompue, des représailles s'ensuivent et, dès lors, c'est une guerre à mort dans laquelle le barbare succombe fatalement. Celui-ci, qu'un instinct inné avertit de sa faiblesse, cherche les moyens de retarder sa défaite ; le meilleur, pense-t-il, est d'empêcher ces étrangers de pénétrer en grand nombre chez lui. Telle a été la tactique des Hovas qui, confiants dans les obstacles naturels accumulés autour d'eux, se croyaient à l'abri de notre atteinte.

Jusqu'en 1883, la nation tout entière partageait cette crainte et cette haine de l'étranger ; français et anglais étaient l'objet des mêmes défiances. En dehors des missionnaires reçus en raison des services qu'ils rendaient, les étrangers qui avaient réussi à s'établir chez les Hovas étaient excessivement rares.

Depuis 1885, un nombre relativement considérable d'Européens ont pénétré dans l'intérieur de Madagascar. Leur contact a été profitable au peuple qui, peu à peu, a vu les avantages qu'il obtiendrait en travaillant avec les nouveaux venus. Dans le même temps, le gouvernement Malgache, par une série d'abus et de maladresses, mécontentait ses sujets et provoquait des plaintes générales. Ceux-ci, pensant qu'ils ne sauraient être plus malheureux sous une autre domination, ont abandonné leurs préventions contre les étrangers, ils se sont faits à l'idée d'un changement de maître. Les chefs seuls, craignant de perdre leurs privilèges, continuent la lutte.

L'expédition militaire, qui marche actuellement sur Tananarive, brisera ces dernières résistances et, habitués à ne respecter que la force, les Malgaches se soumettront devant cette preuve de notre puissance. Le rôle de notre administration sera de les maintenir dans cette obéissance. Si, nous inspirant de l'expérience du passé, nous traitons les indigènes avec justice, garantissant aux particuliers la jouissance paisible de leurs biens, assurant des avantages aux chefs dévoués, le calme et

l'ordre s'établiront rapidement et d'une façon durable. Mais si, au contraire, nous prétendons, par des mesures maladroites ou prématurées, remanier de fond en comble l'organisation sociale et administrative de la nation, outre les difficultés d'une telle tâche dans un pays plus grand que la France et à peine connu, nous susciterons des désordres et des rébellions sans fin qui nécessiteront l'emploi de forces militaires considérables et annihileront tous les efforts de la colonisation.

Pour la propriété foncière en particulier, une grande prudence sera nécessaire en raison de la situation embrouillée qu'elle présente et des intérêts contraires qu'il conviendra de ménager. Afin de développer rapidement la colonisation du pays on devra faciliter aux colons, dans la mesure la plus large, l'acquisition des terres et de tout ce qui est indispensable aux exploitations industrielles et commerciales à créer, mais en veillant à ce que les indigènes ne soient pas sacrifiés.

Les peuplades de Madagascar sont, en général, d'un caractère doux et soumis ; il est facile de les prendre par l'intérêt ; elles ont des dispositions remarquables à s'assimiler notre civilisation. Celles du Sud et de l'Ouest, heureusement peu nombreuses, font, seules, exception. Notre tâche sera donc relativement aisée si, abandonnant résolument certains systèmes coloniaux qui tendent à établir dans nos nouvelles possessions une législation et une administration calquées sur celles de la Métropole, nous nous inspirons avant tout des besoins du pays et des habitants, en un mot si nous prenons pour objectif de créer une colonie de colons et non une colonie de fonctionnaires.

ALBERT MARIEL

QUESTIONS MALGACHES

Quelle est la dépense journalière moyenne par personne vivant modestement ?

À Tananarive, un Européen *ne mangeant pas de pain, mais du riz, et ne buvant pas de vin* peut vivre très convenablement en dépensant de 70 à 80 centimes par jour pour sa nourriture. Cette dépense peut même s'abaisser sensiblement pour plusieurs personnes vivant ensemble.

Il est à présumer qu'après l'expédition un afflux sensible de population européenne fera un peu monter le prix de la nourriture. Le même résultat sera amené par l'augmentation des facilités de communication ; les produits ne seront plus forcément consommés sur place comme par le passé.

La dépense journalière moyenne peut beaucoup varier suivant les régions. A Tamatave, à Majunga, elle est beaucoup plus élevée que dans l'Imerina et peut être évaluée au moins au double. Dans d'autres points, au contraire, si on se contente de ce que produit le pays, on ne dépensera que quelques sous par jour.

*
**

Quel est le climat de Madagascar ? – En quelles périodes se divise l'année ? – Climat de certains points ?

Il n'y a pas qu'un climat de Madagascar, il y en a beaucoup. Peu de pays d'égale étendue offrent des contrastes aussi grands.

A Nosy-Bé, à Tamatave, sur la côte orientale, il tombe annuellement de 2 à 3 mètres d'eau. A la côte sud-ouest, au contraire, chez les Antandroy, chez les Mahafaly, il y a des années de sécheresse où il ne pleut pas une seule fois.

A la côte, sur beaucoup de points, le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 18° à 20° au-dessus de zéro, et, au milieu du jour, d'un bout de l'année à l'autre, il fait une trentaine de degrés de chaleur.

Dans l'Ankaratra, le massif le plus élevé de l'île qui est situé au sud de Tananarive, on a vu, exceptionnellement il est vrai, des couches de glace de plus d'un centimètre.

Entre ces extrêmes de sécheresse et d'humidité, de froid et de chaleur, les climats malgaches s'étagent et se différencient à l'infini.

D'une façon générale on ne peut établir qu'une seule règle générale qui s'applique à tous. Dans tout Madagascar, l'année se divise en deux saisons, qui sont plus ou moins nettement marquées, l'été et l'hiver.

Comme Madagascar se trouve dans l'hémisphère sud, son hiver correspond naturellement à notre été et son été à notre hiver. L'hiver, ou la saison la plus fraîche, comprend les mois de mai à octobre. L'été, ou la saison chaude, comprend de novembre à avril.

Ce n'est pas, comme en Europe, la différence de température, quoi qu'elle soit toujours plus ou moins marquée, mais surtout la différence d'humidité qui distingue ces deux saisons.

La saison chaude est appelée justement la saison des pluies. L'air, chargé d'humidité, rend alors la chaleur plus accablante ; c'est à ce moment que tombent les pluies tropicales, qui sont bien plus abondantes que les nôtres. Les arbres et les plantes reverdissent et refleurissent ; la saison des pluies, comme notre printemps, amène un renouveau.

Dans l'hiver, ou saison sèche, les pluies sont plus rares et même, dans beaucoup de régions, elles sont tout à fait absentes. La terre, surtout aux mois d'août et septembre, est aride, durcie, les plantes et les herbes sont jaunies et grillées, les arbres à feuilles caduques sont complètement dépouillés. Cette saison fraîche et sèche est la meilleure pour l'Européen, la plus saine.

Mais ces vagues généralités s'appliquent à peu près à toutes les régions tropicales. Entrons dans le détail des climats malgaches et commençons par celui de :

Tamatave. – C'est l'un des plus mauvais de l'île, car il est de beaucoup le plus humide ; il tombe à Tamatave 3 mètres d'eau par an. L'hiver et l'été y sont bien moins distincts que dans le reste de l'île.

En été, souffle fréquemment un vent de nord-est, particulièrement humide et étouffant. C'est en général à ce moment que la pluie tombe avec le plus de fréquence et d'abondance, que la température est la plus élevée et la plus pénible. Le thermomètre marque de 30 à 32° à l'ombre au milieu du jour et ne descend pas, la nuit, au-dessous de 20°.

Mais l'hiver lui-même, quoique les vents soufflent d'un autre point de l'horizon, du sud-est, est à peine moins humide et moins chaud. Les pluies sont fréquentes, et la température oscille de 18 à 28°.

En somme à Tamatave, il pleut toute l'année et la température est toujours élevée.

Ce climat énervant règne sur la plus grande partie de la côte est et même sur quelques points de la côte nord-ouest, dans notre colonie de Nosy-Bé, par exemple. Partout où il règne, une végétation puissante se développe, ce sont des forêts impénétrables, remplies de mousses, d'orchidées, de plantes auxquelles une grande humidité est indispensable ; de ces forêts coupées de fondrières et de marécages s'élèvent des exhalaisons pestilentielles. C'est le domaine de la fièvre, d'autant plus que le long de la côte est, jusqu'au delà de Tamatave, un chapelet de lagunes borde la forêt, et que leur eau saumâtre et croupissante, chauffée, vaporisée par le soleil des tropiques, ajoute à l'insalubrité générale de la région.

Il est curieux que les Européens et les créoles aient été de tout temps attirés par les régions malsaines, dont, il est vrai, la végétation est exubérante. Tamatave est de beaucoup l'agglomération de blancs et surtout de commerçants, la plus importante de Madagascar.

Disons toutefois que, si ce climat est malsain, il n’est pas d’ordinaire mortel. Il n’y a pas de maladies foudroyantes comme dans d’autres pays tropicaux. Pas de fièvres jaunes comme au Brésil. La dysenterie, si redoutée en Indo-Chine, est extrêmement rare, malgré un récent et bien triste exemple, qu’il ne faudrait pas ériger en règle générale. La fièvre elle-même prend bien rarement la forme bilieuse hématurique sous laquelle elle se présente au Sénégal.

La fièvre malgache n’est pas violente, elle est redoutable par le retour périodique de ses accès, elle mine l’organisme, elle anémie à la longue le colon, qui est trop souvent imprudent et ne se conforme pas aux règles d’une saine hygiène, et finit par le livrer sans défense à la première maladie qui passe.

On peut cependant s’en défendre avec des précautions ; en menant une vie sage et régulière et s’abstenant de tout excès, il n’est pas rare, en effet, d’y rencontrer des Européens, de vieux colons, qui ont passé de 20 à 30 ans de leur existence sous ce climat, pourtant franchement malsain si on le compare à d’autres climats malgaches.

Majunga. – Le climat d’une grande partie de la côte ouest est déjà meilleur. La chaleur y est toujours très forte ; on y a de 20 à 30° toute l’année (20° la nuit et 30° le jour).

Mais l’humidité est moindre ; pendant six mois de l’année, il ne tombe pas une goutte d’eau. Il est vrai que pendant les six autres mois il en tombe un peu plus d’un mètre, et que les marais saumâtres, les vases mal consolidées par une végétation de palétuviers qui abondent sur la côte, exhalent, comme à la côte est, la fièvre malgache.

Le Sud. – A mesure qu’on descend vers le sud, les pluies deviennent de moins en moins abondantes. Le sud-ouest, c’est-à-dire les côtes Fiherenana, Mahafaly, Androy, sont saines. Il y souffle presque toute l’année de grands vents du sud, qui ont passé par-dessus des mers plus froides, et qui rafraîchissent l’atmosphère. Si le thermomètre monte encore à 30° le jour, il n’est pas rare de le voir descendre pendant la nuit ou le matin à 15, 14, 13°.

Les pluies tombent aux mois de décembre-janvier-février, mais peu abondantes, 30 ou 40 centimètres par an à Nosy-Vé. La fièvre n'a donc pas dans le sud-ouest son principal aliment, l'humidité ; aussi l'état sanitaire de la petite colonie de Nosy-Vé est-il bon.

Il est vrai que le colon européen ne demande pas seulement au pays où il se fixe la salubrité ; il lui demande aussi la fertilité. Or, ce que l'absence d'humidité fait gagner au sud-ouest en salubrité, il est incontestable qu'elle le lui enlève en fertilité. Les côtes mahafaly n'ont qu'une pauvre végétation d'arbustes rabougris et épineux ; l'eau y est si rare qu'en certains points elle s'achète.

Fort-Dauphin mérite une mention spéciale sur tout le parcours des côtes malgaches. Il est moins malsain que le reste de la côte Est et il a la fraîcheur relative de Nosy-Vé. Mais il doit aux très hautes montagnes qui l'avoisinent un supplément d'humidité dont bénéficie, nous ne dirons pas encore l'agriculture, mais du moins la végétation.

Intérieur. – Mais ce n'est pas sur les côtes que nos colons trouveront, à Madagascar, le climat le plus favorable ; c'est dans l'intérieur, à Tananarive, à Fianarantsoa. Là, la température descend, en hiver, de 6° à 8° au-dessus de zéro pendant la nuit. Dans l'Ankaratra même, le point de congélation est quelquefois atteint. C'est dans cette région seulement que l'Européen, à Madagascar, peut retrouver la sensation du froid. A Tananarive, on porte des vêtements de drap.

Les pluies y tombent de novembre en avril, 1 mètre à 1^{m},70 par an.

La fièvre y est à peu près inconnue, et les Européens, les Français de Tananarive, comparent le climat dont ils jouissent à celui de Nice.

Au strict point de vue du climat, c'est donc incontestablement l'Imerina et le Betsileo, Tananarive et Fianarantsoa, où les Européens trouveront les conditions les plus favorables à leur établissement.

*
* *

Tous les genres de commerce ayant trait aux objets d'entretien journaliers et de luxe usités en Europe sont-ils déjà exploités dans le pays ? ou bien, en l'absence jusqu'ici de vendeurs de ces articles, pourrait-on espérer faire des affaires en vendant, par exemple, de l'article de Paris, de la parfumerie, des rubans, de la dentelle, des armes, de la mercerie, de la quincaillerie ?

On trouve à Madagascar tous les articles ci-dessus mentionnés, dans les grands centres, près des maisons européennes et américaines, dans l'intérieur de l'île chez des revendeurs qui s'approvisionnent auprès des premières.

Les toiles de coton et les indiennes figurent en première ligne et pour un chiffre très important dans les objets d'importation et servent aux indigènes pour leurs vêtements. Ces toiles viennent d'Amérique ; des maisons françaises et anglaises ont introduit des imitations assez réussies de ces étoffes prisées par-dessus tout par les indigènes, mais elles soutiennent difficilement la concurrence avec l'Amérique. Si nos filateurs arrivent à fabriquer un article analogue, à bon marché, ils trouveront, à Madagascar, un débouché assuré et important.

Les maisons établies dans l'île, dont nous venons de parler, suffisaient amplement aux besoins du commerce et de la consommation. Le développement des affaires dépendra du nombre de colons qui se rendra à Madagascar à la cessation des hostilités, et des besoins que le contact des Blancs contribuera à créer chez l'indigène. Mais il faudra, dans les commencements du moins, agir avec beaucoup de circonspection si l'on veut éviter des déboires.

*
* *

Faut-il compter sur des affaires avec les indigènes et ceux-ci sont-ils riches ? – Ou bien uniquement avec les Européens ?

Ainsi que nous venons de le dire dans la précédente réponse, les indigènes sont pour les maisons d'importation d'excellents clients pour les toiles. Ils consomment encore du rhum, du vin, des spiritueux, des conserves, du sel, de la quincaillerie, des faïences, du savon, des meubles, des marmites, etc. La consommation de ces articles et de beaucoup d'autres encore s'augmentera quand la sécurité régnera dans le pays, que l'indigène pourra amasser en toute sécurité et donner libre cours à son esprit d'imitation que la présence de nombreux Blancs développera certainement. Quelques-uns sont déjà riches et, dans la classe noble, beaucoup de Malgaches se conforment à nos habitudes. Toutefois, l'ensemble de la population est extrêmement pauvre.

Mais la population européenne, assez nombreuse à Tamatave, absorbait la majeure partie des objets importés.

(*A suivre*.)

VARIÉTÉS

LA DURÉE DES HOSTILITÉS

Dans une interview qu'il a eue avec un journal du matin, M. Doumergue, le sympathique député du Gard, qui fit partie de la Commission des crédits de Madagascar, donne son avis sur les opérations militaires :

Le général Duchesne, dit-il, enverra en avant, jusqu'à Tananarive, une colonne légère assez peu nombreuse pour qu'il soit possible de la ravitailler, assez forte pour qu'elle puisse résister aux attaques, à tous les assauts des Hovas. *Puis l'on attendra l'an prochain avant de poursuivre les opérations*.

Nous aimons à croire que les pronostics de M. Doumergue seront démentis par les faits. Il existe, nous le savons, un parti qui voudrait prolonger la campagne jusqu'à l'an prochain. Il représente, à cet effet que Madagascar ne sera point pacifié par la prise de Tananarive et qu'il sera nécessaire d'envoyer de nouvelles colonnes chez les Bares, dans l'Ambougou, peut-être ailleurs.

Le *Comité* ne saurait être le défenseur de cette politique. Composé de presque tous les Français qui ont habité Madagascar, il estime que par la possession de l'Imerina et de sa capitale, le général Duchesne sera maître de tout le pays et que la campagne sera terminée. Le *Comité* est plus affirmatif encore : il estime que si l'on donnait suite aux idées qui veulent se faire jour, ce serait compromettre la sécurité dans l'île pour de longues années. En tout cas, si pour le malheur de Madagascar, la politique dont nous parlons vient à triompher, le *Comité* ne saurait trop protester contre de pareilles dispositions.

LES SAKALAVES

Nous avons maintes fois exposé dans ce *Bulletin* que l'on ne pouvait faire aucun fondement sur l'amitié des Sakalaves ni sur le concours qu'ils pourraient nous apporter au lendemain de la conquête pour l'exercice du protectorat ; voici qu'à son tour le correspondant du *Temps*, dans une lettre, datée de Suberbieville, 22 juin, justifie les appréciations que nous avons émises et que partagent tous ceux qui ont vu Madagascar, autrement que par un séjour de quelques heures dans trois ou quatre ports :

Pour avoir des bœufs, on s'est d'abord adressé aux Sakalaves. Les Sakalaves ! Qui donc a pu les patronner, les vanter, les porter aux nues ? Pillards, voleurs, paresseux, voilà ce qu'ils sont et ne cesseront jamais d'être. Si nous comptons sur eux pour avoir des bœufs, nous attendrons longtemps, Il faudra employer la force ; mais tabler sur leur bonne volonté, sur leur dévouement, comme on s'est plu parfois à l'affirmer, c'est escompter une traite fausse. Ils ont berné les émissaires que nous leur avons envoyés, ils ont fait preuve de duplicité dans leurs rapports avec nous ; ils ont, comme le roi Salima que nous avons salué à son arrivée à Majunga par neuf coups de canon de nos bateaux de guerre, essayé de nous voler les quelques troupeaux de bœufs qu'ils nous avaient déjà vendus à bon prix. Loin de leur demander des services, il faut nous estimer heureux s'ils ne parviennent pas à nous nuire ; en tout cas, tenons-nous sur nos gardes. Les Hovas leur ont fait dire de ne nous vendre aucun bœuf, et cette consigne, je vous jure qu'ils ne l'enfreignent pas. Par ces détails, vous pouvez juger de la confiance que nous pouvons avoir dans ces a fidèles Sakalaves », ces « vieux amis de la France », suivant le cliché consacré.

A LA RÉUNION

Le *Ralliement*, journal républicain de la Réunion, publie dans son numéro du 19 juin :

Aux dernières élections pour le conseil général, les fraudes, les manœuvres employées pour frelater le suffrage universel, se sont pratiquées avec un cynisme que nous n'avions pas encore vu.

Grâce à la complicité des bureaux de votes, on a fait voter les morts, les absents, les volontaires partis pour Madagascar et qui sais-je encore ! Le même individu a pu voter dix-huit fois dans la même journée, et ce n'est pas un cas isolé, – il s'en est vanté.

Dans une commune, quarante ou cinquante individus d'une autre commune, embauchés par les candidats, sont venus voter comme électeurs inscrits dans la première, et personne ne s'est trouvé pour signaler cette fraude, qui pouvait se commettre seulement avec la connivence du bureau de vote.

Nous ne citons que ces faits parce qu'ils sont caractéristiques et montrent toute l'étendue, toute la profondeur d'un mal qui tend à se généraliser.

Jointes aux autres procédés de corruption électorale, ces manœuvres font du suffrage universel un mensonge et en même temps un danger.

Tout cela est connu, et nous ne sommes pas les premiers à l'avoir constaté et à avoir demandé une réforme.

Les pouvoirs publics dans la colonie connaissent cette situation. Ils ont dû la signaler au gouvernement. Elle leur est profitable tant que ce sont leurs amis qui se font nommer, mais il n'est pas impossible que les rôles soient un jour renversés, et alors qu'adviendrait-il ?

En reproduisant cet article, le *Comité* n'a d'autre but que de mettre en garde ceux de nos compatriotes qui pourraient songer à introduire de pareilles mœurs à Madagascar. Elles seraient la ruine de la grande île comme elles sont la ruine de la petite. Le *Comité* entend d'ailleurs rester étranger aux luttes qui peuvent passionner nos concitoyens de Bourbon ; les intérêts

généraux d'un pays peuvent se discuter sans mettre en cause les personnes et même les partis.

COMITÉ ARGENTIN D'ÉMIGRATION A MADAGASCAR

Il vient de se constituer à Buenos-Ayres (République Argentine), un *Comité de propagande et d'émigration vers Madagascar*. Le but de ce Comité est de réunir le plus grand nombre possible d'adhésions, en vue d'obtenir du Gouvernement français une émigration à Madagascar. Ce comité a des ramifications dans toutes les provinces. Le président est M. P. d'Albaret, et le secrétaire M. Phuillerat.

« Ici, dit un correspondant, le pays serait excellent et fertile ; mais depuis bientôt six ans, nous végétons, par suite de la débâcle financière argentine et de la mauvaise administration du pays, auxquelles s'est joint le fléau des sauterelles, qui chaque année ruinent des milliers de colons. Chaque jour la situation va de mal en pis, par suite du désaccord politique. Cela irrite tous les esprits, et comme la police existe seulement de nom, la situation est des plus tristes pour l'étranger. Nous avons tous le dégoût. Nous ne pouvons plus progresser, bien au contraire nous reculons, voyant disparaître nos petites économies. Aussi songeons-nous en grand nombre à aller nous établir à Madagascar, qui est sous les mêmes latitudes. Veuillez donc nous dire dans quelles conditions le gouvernement français se chargerait de nous transporter directement à Madagascar, en quel endroit nous pourrions nous établir, si nous pourrions acheter du terrain ou en obtenir gratuitement... Il y aurait un grand intérêt national à ce que les Français qui, depuis de longues années ont pris l'habitude d'émigrer dans l'Amérique du Sud, se transportent dans une colonie où ils pourraient s'acclimater et y continuer les traditions de la mère patrie. »

Nous signalons l'existence de ce Comité à la bienveillante attention du gouvernement. Depuis longtemps on déplore que nos compatriotes Basques s'expatrient dans des pays étrangers, où ils sont autant de forces perdues pour la patrie ; une occasion unique se présente d'arrêter cette émigration et de la faire servir à la grandeur et aux intérêts de la France. Nous espérons que M. le ministre de France à Buenos-Ayres, s'inspirant des avis du gouvernement, saura distinguer parmi les membres de ce comité d'émigration ceux qui peuvent apporter à Madagascar une réelle expérience de la colonisation.

LA SOCIÉTÉ MAURICIENNE DE COLONISATION

La Société mauricienne de colonisation à Madagascar, fondée à l'île Maurice en décembre 1884, dans le but de faciliter l'émigration vers Madagascar des Français établis à Maurice et des Mauriciens d'origine française, après avoir fermé son bureau en 1888, lorsqu'il fut constaté que la situation dans la Grande-Ile n'offrait pas une sécurité suffisante pour le succès des entreprises commerciales et agricoles, vient de se reconstituer, avec le Dr Clarenc comme président.

Nous croyons devoir exposer le but qu'elle poursuit. Plusieurs de nos compatriotes qui s'imaginent volontiers qu'on peut aller aux colonies sans préparation, sans renseignements et sans appui, trouveront pour eux-mêmes des indications précieuses dans la façon pratique dont les Mauriciens organisent leur entreprise de colonisation.

La Société mauricienne de colonisation à Madagascar a pour but de :

1° Faciliter l'émigration des Mauriciens à Madagascar et leur donner un appui moral et une assistance pécuniaire, en rapport avec les ressources de la Société.

2° Assembler un siège de la Société pour les mettre à la disposition des adhérents toutes les cartes, documents relatifs à Madagascar, etc., etc.

3° Recueillir tous les renseignements possibles : 1° sur les différentes races Malgaches, leurs mœurs, leur degré de sociabilité ; 2° sur la température et la salubrité de chaque zone de cette grande terre, ses productions naturelles et celles que l'on pourrait y obtenir par la culture ; 3° sur l'importance des fleuves au point de vue du trafic ; 4° sur les richesses forestières et minières ; 5° sur l'importance des sources du commerce, tant à l'importation qu'à l'exportation ; 6° sur les industries déjà en activité et celles à créer à l'avenir.

4° Nommer des agents tant à Madagascar, qu'en Europe, à l'effet de procurer aux adhérents des références sérieuses et honorables.

5° Enfin, ouvrir un répertoire du travail, dans lequel seront inscrites les offres et les demandes de personnel entre Madagascar et Maurice.

La Société opère d'après les principes ci-dessous :

1° N'assister aucun colon, s'il ne présente des conditions suffisantes de santé et de moralité ; s'il ne prouve son aptitude soit comme agriculteur, soit comme artisan, ou à toute autre profession et métier et aussi s'il a accepté formellement les conditions qui sont déterminées par le conseil d'administration ;

2° Ne faciliter l'établissement des adhérents en un lieu quelconque de Madagascar, qu'après l'avoir fait étudier spécialement au triple point de vue de la salubrité, de la sécurité et des ressources ;

3° Ne faire aucune avance de fonds à titre de pur don et sans une garantie acceptée préalablement par le conseil d'administration, qui détermine les conditions et le mode de remboursement.

*
* *

Dans un rapport adressé au ministre de la guerre, M. le médecin inspecteur Emmery-Desbrousses rend compte en ces termes de la répartition et de la distribution des dons nationaux envoyés aux malades du corps expéditionnaire.

Les dons parviennent en grande quantité : quelle que soit la provenance des colis, ils sont recueillis au débarquement et portés au magasin de réserve où ils sont répartis par la commission spéciale dont la composition est réglée par décision ministérielle.

Il est tenu un compte d'entrées et de sorties.

Les dons destinés aux malades sont adressés aux médecins chefs des hôpitaux et ambulances qui les répartissent au mieux du bien-être des militaires hospitalisés.

J'ai recommandé d'une façon formelle aux médecins chefs de ces formations de toujours faire connaître aux malades que les objets ou denrées qui leur étaient ainsi distribués provenaient des dons des sociétés d'assistance.

Ceux destinés aux troupes sont adressés aux généraux commandant des brigades, qui demeurent chargés d'en assurer les répartitions entre les corps ou fractions de corps placés sous leur commandement.

Plus de 300 caisses contenant des objets de toute nature viennent encore d'arriver et vont être très prochainement réparties de la même façon.

Le Secrétaire général, Gérant : A. MARTINEAU.

Table des matières

Note sur l’édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l’édition originale de cet ouvrage.

J’ai reproduit approximativement la présentation de la revue telle qu’elle avait été publiée à l’époque, l’adaptant à la forme d’un fichier électronique. Quelques rares coquilles ont été corrigées.

Un problème spécifique s’est posé pour ce volume, que je n’ai pu résoudre complètement : l’existence de signes diacritiques destinés à rendre l’atténuation de la voyelle finale de nombreux mots dans l’article d’Alfred Grandidier (pages 25 à 37). Si le « ŏ » et le « ă » sont disponibles dans la police de caractères utilisée, je n’ai pas trouvé l’équivalent pour le « y ». J’ai mis en maigre le « y » final quand il aurait dû, pour les mots en grasses, être surmonté du même signe. Et je n’ai rien pu faire pour les mots en italiques. Vous voudrez bien me le pardonner. Et, si quelqu’un a une solution, je suis preneur.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (**http://www.ebooksgratuits.com/**) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d’une collection dont cet ouvrage constitue le huitième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l’histoire malgaches. Et en particulier, dans un premier temps, des ouvrages datant de l’époque coloniale française, parce qu’ils sont les plus aisément accessibles.

Toute suggestion est la bienvenue, à l’adresse maury@wanadoo.mg.

Pierre Maury, décembre 2006

Catalogue

1. CHARLES RENEL. *La race inconnue* (1910)

2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895

3. ADOLPHE BADIN. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)

4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895

5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895

6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895

7. GABRIEL DE LA LANDELLE. *Le dernier des flibustiers* (1884)

A paraître

PROSPER CULTRU. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky*

Bulletin du Comité de Madagascar, suite

Note : le catalogue est mis à jour au fur et à mesure des parutions sur le site *Actualités culturelle malgache*, à l'adresse http://cultmada.blogspot.com/